

Une voix féministe alternative : Marcela Iacub

Mémoire de maîtrise
Marjomaa Saara
Université de Tampere
Institut des études de
langues, littérature et
traduction
Novembre 2015

Tampereen yliopisto

Kieli,- käännös- ja kirjallisuustieteiden yksikkö

Ranskan kieli

MARJOMAA, SAARA: La voix féministe alternative: Marcela Iacub

Pro gradu- tutkielma, 65 s.

Marraskuu 2015

Tässä pro gradu-tutkielmassa tarkastellaan Marcela Iacubin kirjoittamien kolmen teoksen kautta hänen tapaansa käsitellä sukupuolten välisten valtasuhteiden painoarvoa nykypäivässä. Iacubin kolmen teoksen keskiössä on tapaus Dominique Srauss-Kahn. Marcela Iacub on juristi, kirjailija ja tutkija (CNRS). Hänet tunnetaan erityisesti seksuaalisuuteen ja perheeseen liittyvien kysymysten esille tuomisesta omaleimaisella ja muita kumartamattomalla tavalla.

Marcela Iacub analysoi teostensa kautta sitä, miten seksuaalisen hyväksikäytön ja raiskauksen juridinen tulkinta on muuttunut vuosien saatossa ja missä tilassa se tänä päivänä on. Hän tarkastelee feminististen suuntausten eri tulkintoja liittyen siihen, mitä muutoksia kansalaiset vaativat ja miten valtion kuuluisi kansalaisten mielestä raiskauspöytäkirjoja tulkita, saati niiden mukaisesti tuomita. Iacub ottaa käsittelyynsä myös median vallan DSK:n tapauksen ympäriltä. Hän pyrkii tuomaan teoksiensa kautta valtavirrasta poikkeavan ”vaihtoehdoisen feminismin”- ajattelutavan julki, sillä hän kokee, että DSK:n tapauksen kautta voimistuneet äänenpainot seksuaalirikosten selvittämisessä eivät ole pyrkineet niinkään selvittämään kuin sotkemaan yhteiskunnan rakenteita ja sitä kautta sukupuolten välisiä vastuuta ja vapauksia.

Tutkielman ensimmäinen kysymyksenasettelu tarkastelee vallan käsitettä, etenkin seksuaalisen vallan osalta. Toinen kysymyksenasettelu käsittelee Marcela Iacubin luomaa omaa ”vaihtoehdoista feminismiä”. Se tuo näkökulmaa sille, mihin Iacub omaa feminismiään vertaa. Käsittelyssä ovat ne feminismin suuntaukset, jotka ovat ajaneet hänet kritisoimaan kyseisiä feminismejä ja mistä syistä. DSK:n tapaus toimii lähinnä viitekehyksenä kysymyksenasetteluille.

Keskiössä nähdään erilaiset feministiset valtateoriat naisen ja miehen välillä. Valtateorioiden analysoinnin kautta sivutaan myös seksuaalirikosten käsittelyn mahdollista ongelmallisuutta. Korostan myös sitä, että tutkimukseni kattaa heteromies/nais-positiot, tarkoituksenmukaisesti olen jättänyt pois muut mahdolliset identiteetit ja seksuaaliset suuntaukset. Tarkoituksella siksi, että pääasiallinen lähteaineistoni kattaa vain heterojen välisen problematiikan. Tutkimuksen tekeminen ei ole mielestäni arvovapaata toimintaa. Kuten feminismin yksi sloganeista kuuluttaa: Henkilökohtainen on poliittista, sen vuoksi määrittelen oman positioni tutkimuksen suhteen. Positioni feministinä on tietyllä tapaa latautunut. Kirjoitan valkoisen, suomalaisen heteronaisen näkökulmasta, joka saattaa ja vaikuttaneekin tapoihin, joilla tekstiä tuotetaan. Naisuus, kuten feminisminäkään ei ole homogeeninen kategoria, vaan monisyinen ja monitulkintainen. Tarkoitus ei siis ole yleistää, vaan tuoda näkökulmia alati polveilevaan keskusteluun mieheyden, naiseuden ja vallan olemuksesta.

Asiasanat: Marcela Iacub, feminismi, radikaalifeminismi, valta, seksuaalisuus

TABLE DES MATIÈRES

1. Introduction.....	1
1.1. Le cadre théorique.....	4
1.2. Le plan de l'étude.....	8
2. Iacub : <i>une société des violeurs</i>	12
2.1. Iacub : <i>qu'avez-vous fait de la libération sexuelle ?</i>	16
2.2. Iacub : <i>belle et bête</i>	20
3. La masculinité.....	22
3.1. Les normes de la masculinité.....	22
3.2. L'homme moderne ?.....	26
4. Le sexisme, le harcèlement sexuel, le viol – accès au pouvoir ?.....	29
4.1. La sexualité / La pornographie.....	32
4.2. La sexualité dans les médias.....	34
4.3. Les sexes.....	35
4.4. Le pouvoir sexuel féminin.....	37
5. La victimisation.....	40
5.1. La Madonne et la pute.....	42
5.2. Le parler-femme.....	48
6. Le féminisme radical.....	51
6.1. Le féminisme matérialiste.....	54
6.2. De la spécificité à la fémelléité.....	56
7. Conclusion.....	58
8. Bibliographie.....	62

1. Introduction

La présente étude a pour objectif d'examiner la pensée féministe de Marcela Iacub. Le terme de féminisme alternatif est un terme dont Iacub use elle-même dans ses oeuvres. Nous essayons 'd'ouvrir' ce qu'est cette alternativité pour elle. Iacub est d'origine franco-argentine et elle est juriste, chroniqueuse à Libération et auteur de nombreux ouvrages. Elle est aussi chercheuse au CNRS. Elle est féministe mais elle est surtout connue pour ses idées considérées comme à contre-courant du féminisme populaire. Elle évoque les questions sur la sexualité dans ses oeuvres mais elle est aussi connue du grand public (en France) pour ses interventions médiatiques dans lesquelles elle défend la liberté de choix des individus. Le contre-courant dans son cas veut dire qu'elle considère le féminisme français d'aujourd'hui trop moralisateur envers les individus. Pour elle la vertu la plus appréciée devrait être la liberté de choix, dans tous les cas, sans exception. Parmi ses oeuvres, nous nous concentrons sur trois d'entre elles. Les trois ouvrages qui constituent notre étude sont *Une société de violeurs*, *Qu'avez-vous fait de la libération sexuelle* et *Belle et Bête*.

Cette délimitation est due au fait que nous examinons les rapports entre les sexes dans le cadre du concept du pouvoir, notamment le pouvoir sexuel que les hommes exercent sur les femmes. Dans ces trois oeuvres, Iacub analyse le concept du pouvoir autour de l'affaire DSK. Cette délimitation nous permet de laisser les autres ouvrages de côté car ce sont bien ces trois livres qui tournent autour des discussions que l'affaire DSK a suscitées. Dominique Strauss-Kahn était le directeur général du Fonds monétaire international (FMI) de 2007 à 2011 avant son arrestation à New York. Accusé d'agression sexuelle et à cause du scandale qui le suit, il démissionne.

En dépit de sa carrière littéraire très riche en romans et essais, le grand public français ne connaît le nom de Marcela Iacub que grâce ou à cause de sa relation avec DSK et notamment à cause de la polémique que cela a suscité. Son ouvrage *Belle et bête* est publié en février 2013. DSK n'est pas nommé dans ce livre, mais Iacub a indiqué à la presse avant même la parution de ce livre qu'il s'agit bien de lui. Cette révélation a suscité une grande polémique dans la presse française et a obligé DSK à prendre part à la discussion entretenue autour de l'ouvrage. DSK finit par accuser Iacub de n'être qu'une femme qui séduit pour avoir une drôle d'histoire à raconter et pour en

retirer de l'argent par la suite de la vente du livre. Iacub a répondu à ces accusations en expliquant que de son point de vue, il s'agit d'une histoire d'amour en forme de roman. D'après elle, il n'y a pas eu de manipulation financière ou autre. DSK fait appel au tribunal pour l'interdiction de la diffusion du livre mais n'obtient pas ce qu'il demande. Par contre le tribunal ordonne l'insertion selon laquelle dans chacun des exemplaires de l'ouvrage, dans la première page, sera indiqué que ce livre porte atteinte à la vie privée de DSK.

« Condamnation à la demande de Dominique Strauss-Kahn, par ordonnance du 26 février 2013, le juge des référés du tribunal de grande instance de Paris a ordonné l'insertion, dans chaque exemplaire de l'ouvrage de Marcela Iacub intitulé *Belle et Bête*, du présent encart informant le lecteur de ce que ce livre porte atteinte à la vie privée de Dominique Strauss-Kahn »

Iacub est connue pour ses nombreuses interventions médiatiques où elle se positionne d'abord, comme défendeuse de la liberté de choix des individus. Selon elle ce sont les individus qui forment la société est non pas vice versa. Les individus doivent posséder la liberté d'exercer le libre choix et d'exiger le droit de le faire. Les sujets préférés sur lesquels elle prend position sont souvent des questions qui concernent les droits de la minorité, par exemple, l'adoption par les homosexuels, ou bien, le droit à la prostitution. La liberté de choix et notamment la liberté sexuelle que Iacub défend, est bien résumée dans *Qu'avez-vous fait de la libération sexuelle* ; elle dit : « Je crois que vous faites erreur. La liberté sexuelle n'est pas protégée dans ce pays ; on la tolère seulement ».

Dans son livre intitulé *Une société de violeurs*, publié en janvier 2012, Marcela Iacub analyse les revendications juridiques que certains mouvements féministes réclament concernant la législation sur le viol. Iacub prend part à la discussion entretenue par les médias sur l'affaire DSK en France et aux Etats-Unis. Elle veut introduire une voix féministe alternative contre les revendications des mouvements féministes français qu'elle juge trop excessifs et menant à la haine des hommes en général. Elle dénonce l'opération politique dont a été l'objet l'affaire DSK. Selon elle, certaines mouvements féministes considèrent l'importance de cette affaire dans la société française au fait qu'elle sert d'exemple de la domination masculine envers les femmes. Selon cette thèse les hommes violent parce qu'ils dominent les femmes et que ce comportement sera la preuve que les hommes considèrent les femmes comme étant

une ressource sexuelle disponible. Dans son livre Iacub attaque la position prise par ces mouvements féministes, et notamment la théorie radicale de la domination sexiste qu'elle refuse de souligner comme une cause ou bien une conséquence qui conduirait les hommes à violer.

Si le roman *Belle et Bête* est construit autour de son affaire avec DSK, *Une société de violeurs* analyse la législation contemporaine des crimes sexuels en France. Ce n'est donc pas un récit soi-disant fictif, car dans un roman il existe toujours des éléments imaginaires, des éléments en plus, même si *Belle et Bête* est considéré comme auto-biographique. *Une société de violeurs* est plutôt une apologie de celui qui est condamné, pas à cause de fausses accusations, mais à cause d'une idéologie qui se base sur la domination sexiste. C'est pour ce fait que certains lecteurs ont qualifié ce livre comme s'il était écrit pour la défense de DSK ce qui n'est pas le cas. Selon Iacub, elle défend l'innocent qui n'est pas prouvé coupable.

Quant à l'ouvrage *Qu'avez-vous fait de la libération sexuelle ?*, paru en 2002, c'est un conte sociologique où Iacub donne son avis sur la liberté sexuelle ou d'ailleurs plus précisément sur le manque de cette liberté en France. Ce conte contient des éléments historiques et politiques sur la domination masculine physique et symbolique. Selon Iacub il s'agit d'un livre anti-féministe parce que féministe, et inversement. Elle s'explique en mentionnant que le féminisme a été une revendication de l'égalité et donc l'abolition d'une différence. Pour elle cette incohérence n'est pas la sienne mais celle de notre temps. Ce conte est un mélange de réalité, de fiction et les éléments sociologiques s'y trouvent comme des sujets de conversation entre les personnages principaux.

La théorie de la domination sexiste à laquelle Marcela Iacub réfère dans ses ouvrages est la théorie des mouvements féministes en France. Nous approchons cette théorie en y introduisant des éléments existant dans la diversité d'autres théories sur la domination masculine et sexiste. Nous n'examinons pas seulement des théories féministes choisies dans la perspective de cette recherche mais aussi quelques unes qui ne sont pas considérées comme féministes mais plutôt antiféministes. Nous pensons que ce choix donne place à une perspective plus vaste. Nous ne considérons pas Marcela Iacub comme une grande théoricienne féministe mais plutôt comme quelqu'un qui

donne la voix à ceux et à celles qui n'osent pas dire ce qu'ils pensent. C'est une voix alternative par rapport à mainstream. Elle considère que son devoir est de bousculer les stéréotypes existants et d'être une porte-parole des silencieux. Sans savoir les ambitions féministes ou anti-féministes de Iacub dans le cadre théorique, la position qu'elle ose prendre pour défendre les droits des minorités ou pour défendre des choses qui sont considérées comme étant de moindre importance, elle fait entendre sa voix. Pour mieux comprendre son idéologie, une étude plus profonde de ses ouvrages sera nécessaire.

1.1. Le cadre théorique

Le cadre théorique de l'analyse se base sur les théories féministes choisies en vue de ce travail, notamment le féminisme radical et le féminisme matérialiste. Nous procédons en expliquant les concepts du pouvoir sexuel masculin/féminin et par un essai sur la compréhension de ces concepts dans des contextes aptes à ce travail. La psychologie narrative et notamment la narrativité, comme autant le constructivisme social, nous aide et nous guide dans l'analyse des oeuvres de Iacub. Vilma Hänninen a écrit sur le récit interne dans son oeuvre *Sisäinen tarina, elämä ja muutos*. Son étude se place dans la branche de la psychologie narrative de soi-même. Cette branche priorise la pensée récitale, c'est-à-dire la façon dont l'homme utilise les modèles récitaux offerts par la culture dans l'interprétation de sa vie. (Hänninen 1999 : 19.)

Le concept de récit interne se réfère au procès interne de l'esprit humain où l'homme interpète sa vie par l'intermédiaire des significations récitales. Le récit interne se forme dans la narration et dans l'action mais ne se révèle pas complètement. Toutes les expériences vécues ne sont pas dites et tous les projets prévus ne sont pas faits (Hänninen 1999 : 20). Selon Suvi Ronkainen, le récit interne est un procès où l'individu parcourt les événements, les possibilités et les limitations de sa vie et de sa situation par les modèles du récit qu'il a apprivoisés dans les réserves récitales sociales. Les réserves récitales sociales contiennent tous les récits que l'individu rencontre dans l'interaction sociale, par les livres et par les médias. L'essence de l'existence est récitale.

Selon Paul Ricoeur, l'homme interprète sa vie par les symboles, les textes et par les récits. Il proclame que la vie même préfigure le récit et que le récit configure la vie, c'est-à-dire qu'il la dispose aux ensembles adéquats. Quand le récit devient un outil de compréhension de la vie pour un individu, le récit refigure la vie. C'est pour cela que l'expérience de l'homme ne peut se séparer de la culture ou de l'histoire. (Hänninen 1999 : 25.) Hänninen écrit que le récit interne est l'interprète des événements, des situations et des changements dans la vie. Il place la vie individuelle dans un contexte social plus large et constitue l'identité de l'homme. Le récit interne pèse les possibilités et les menaces des situations, il en mesure la pertinence et l'impertinence. Il examine les causes et les effets des actes et pose des limites et des standards à l'action. (Hänninen 1999 : 58.) Selon la conception dialectique, la vie est plus qu'un récit et parallèlement le récit plus que la vie. C'est pourquoi l'individu a le pouvoir de se libérer des mauvais récits. (Hänninen 1999 : 79.)

La thérapie narrative utilise la narration comme un outil qui aide l'individu à se libérer du rôle de victime et de devenir au contraire un acteur de sa vie (Hänninen 1999 : 65). Quelqu'un qui se rend maître de la situation, de sa vie. La narration donne la possibilité à l'individu de se défendre, de fortifier le sentiment d'être en contrôle et d'élargir sa compréhension des événements passés. Dans le récit interne, l'avenir et ses événements à venir sont pris en compte, envisagés par les visions, les scénarios, les rêves et les projets. (Hänninen 1999 : 59.) A l'aide de la narration, l'homme peut se libérer des sentiments négatifs et essayer de se créer un avenir plus beau. (Hänninen 1999 : 70.) En tout cas, c'est l'homme lui-même qui possède l'autorité morale de sa vie . (Hänninen 1999 : 44.)

Hannele Koivunen écrit dans son ouvrage *La Madonna et la pute* que nous sommes des produits de notre culture, l'image que chacun construit de soi-même est construite à travers les mythes et les récits que notre culture nous offre. Les mythes qui sont présents dans notre culture, nous affectent. Ils affectent notre image de nous-mêmes, ce sont comme des cubes de construction de nous-mêmes. Nous sommes des produits de notre culture qui est construite des mythes qu'on nous a récités. Les individus construisent leur récit interne sur leur vie par les récits qui nous aident à justifier nos actes et notre existence. (Koivunen 1995 : 12-13.)

Le constructivisme social est un courant interdisciplinaire où se joignent plusieurs points de vue selon lesquels le langage et la construction de la réalité sociale sont au noyau de la recherche (Kuusela 2002 : 49). L'approche accentue le fait que les modes de compréhension/détermination sont constitués socialement et culturellement, et non pas par les lois de la constatation universelles (Hänninen 1999 : 63). Comme il vient d'être dit, le constructivisme social n'est pas un courant uniforme mais regroupe plusieurs pensées diverses. Certains préfèrent l'appeler plutôt un mouvement qu'un courant. Tout de même, comme nous avons fait le choix d'examiner le féminisme à travers les courants féministes, pour simplifier, nous faisons le même choix avec le constructivisme social que nous avons choisi d'appeler, courant au lieu de pensée ou mouvement. Ce choix nous permet de placer l'analyse narrative dans le cadre du constructivisme social.

Le lien entre le constructivisme social et le récit interne s'explique par le fait que les relations sociales s'attachent fortement/fermement à l'action qui construit la réalité de l'esprit (Hänninen 1999 : 53). Selon Mary M. Gergen et Sara N. Davis le constructivisme social, en dépit de sa pluridisciplinarité contient des traits qui lui sont typiques. Elles mentionnent cinq définitions. Premièrement, « les faits réels » sont dépendants de la communauté linguistique qui les a créés. Deuxièmement les hommes produisent leur réalité avec les langages qui leur sont présents. Les mots présents/existants construisent la façon d'observer le monde. Troisièmement le caractère de la réalité est fonction de la position historique et culturelle des représentations. Quatrièmement, les principes universels éthiques n'existent pas, ils sont formés dans « les jeux langagiers » et sont acceptés dans les communautés sociales. Cinquièmement, il est possible d'examiner les allégations sur la réalité sceptiquement car les expériences sensorielles sont transmises par la représentation langagière des expériences. (Hänninen 1999 : 53-54.)

Du point de vue du constructivisme social, la pensée est de l'argumentation. Elle se construit dans l'interaction sociale. Les émotions sont vues comme des produits des événements sociaux et ne peuvent pas être comprises sans analyser les manières de penser socio-culturelles (Hänninen 1999 : 57-58). Il en est de même pour la mémoire, qui est comprise comme un procès collectif et socialement spécifique. C'est-à-dire que ce dont on se souvient, se conforme aux modèles existants

dans la culture. L'usage de la langue est vue plutôt comme un acte, une action au lieu de l'image de la réalité. La langue est l'outil dans l'argumentation, dans la production des choses et dans la légitimation, justification. C'est pour cela, qu'elle n'est pas considérée comme neutre. (Hänninen 1999 : 60.) Tout ce qui a de l'importance dans la vie individuelle est né dans les conversations humaines interactives. La conversation est le point de départ dans l'explication de l'activité humaine. (Hänninen 1999 : 159.) L'activité de l'homme se base sur des significations et ces significations sont de caractère social. L'inné en soi et l'identité de l'homme naissent par l'intermédiaire des récits et des discours. L'individu produit son identité dans le récit interne sur lui-même. (Hänninen 1999 : 62.)

Le choix des mots utilisés n'est jamais vraiment neutre, nous ne pouvons pas échapper à la mémoire de notre histoire. D'un autre côté, nous pouvons prendre la responsabilité du vocabulaire que nous utilisons. Le choix des mots et du langage peuvent parfois conduire à confondre les choses dites réelles, à refléter le contraire. Les mots sont toujours choisis, nous les choisissons et nous avons le pouvoir de ne pas les utiliser ou bien d'en choisir d'autres. La problématique est bien là. La société nous encourage à voir la réalité à travers les binarités, les préjugés et les stéréotypies. C'est moins lourd pour l'activité cérébrale. Cette manière d'agir peut être appelée un mécanisme de défense.

L'analyse narrative est l'un des outils dans l'examen des autobiographies. L'autobiographie est un ensemble de croyances sur la vie, sur soi et sur les autres. C'est une sorte de fortification de soi. L'auteur a le choix d'écrire ou de réécrire sa vie comme il le juge bon. C'est en fait un dialogue avec soi-même, normalement considéré comme un monologue. L'auteur peut se poser des questions, mais aussi y répondre. Il peut prendre des rôles, des positions différentes. Si l'individu se reflète constamment dans l'interaction avec d'autres individus, l'autobiographie rend possible l'auto-réflexion, sans les conventions ou les intentions socio-culturelles toujours présentes entre hommes. Le récit interne devient de la réalité innée sans être de la réalité sociale. La parole et la langue sont dans l'autobiographie 'sans voix', silencieuses. La pensée et la parole sont de même. L'autobiographie est une possibilité de recréation de soi-même, une thérapie narrative où l'auteur peut choisir le rôle principal ou bien le rôle secondaire. Il tient les ressources.

Le livre *Aikanaisia* évoque les questions de la narration autobiographique. Dans l'analyse autobiographique la notion de *contrat autobiographique* contient l'idée que le lecteur associe l'écrivain, le personnage principal et le narrateur à une et seule personne (Makkonen 1993 : 11). Dans le processus d'écriture il y a deux personnages présents, celui qui se regarde dans le miroir et celui qui regarde le miroir, c'est-à-dire le narrateur et l'objet de la narration : le 'moi' dans toutes les situations de ma vie. (Makkonen 1993 : 15.) Les métaphores construisent un élément fort dans la narration. « La totalité est plus que la somme des parties ». L'autobiographie peut être considérée comme un fragment de quelque chose plus vaste. Les morceaux de la vie contiennent en soi l'idée d'un ensemble. Le lecteur et l'écrivain se trouvent dans un jeu de la présence et de l'absence des significations qu'ils produisent tous les deux dans le processus de la lecture et de l'écriture. (Kosonen 1993 : 41-42.) Dans l'autobiographie, l'objectivation de soi-même est nécessaire pour pouvoir s'examiner comme sujet (Vilkko 1993 : 58).

1.2. Le plan de l'étude

Nous présentons les points de vue de Marcela Iacub sur son féminisme considéré comme un contre-courant à l'aide de ses trois ouvrages cités auparavant. Pour mieux comprendre le mot contre-courant dans son cas, nous introduisons, par contrastes, d'autres théories féministes sur la domination sexiste et masculine dans cette étude. Etant donné qu'il existe un grand nombre de féminismes divers et qu'il est franchement impossible à introduire dans notre étude toutes les théories sur la domination et l'exercice du pouvoir, nous nous contentons de faire des comparaisons avec certaines d'entre elles. L'idée est d'analyser ces ouvrages premièrement à partir de la pensée féministe de Iacub. Les autres éléments sont introduits dans cette étude comme secondaires mais optionnels à sa pensée. Notre approche est pluridisciplinaire puisque nous utilisons comme cadre de la comparaison plusieurs point de vues féministes à l'égard du pouvoir.

Les ouvrages sont analysés un par un en raison de la différence de styles littéraires qui y sont utilisés. Comme il a déjà été dit, *Belle et Bête* représente un roman (autobiographique) où le personnage principal est un homme au pouvoir politique et

connu par son statut dans la vie politique en France. *Une société de violeurs* montre une approche juridique envers la question du pouvoir sexuel et *Qu'avez-vous fait de la libération sexuelle* pourrait se placer interdisciplinairement entre un roman et une étude sociologique en ce qui concerne la liberté sexuelle d'un individu dans la vie contemporaine et par rapport aux changements juridiques réalisés au cours des décennies.

Notre première question de recherche concernera donc le concept de pouvoir et les façons dont il est évoqué dans différents points de vues du féminisme. Il faut prendre en considération que les théories féministes utilisées dans cette étude datent de différentes décennies. Pour cette raison les arguments utilisés sont nés dans le temps et l'espace. Nous ne trouvons pourtant pas adéquat de nous concentrer sur une simple décennie car le féminisme a été dès le début de son existence un mode de pensée qui regroupe les idées du passé et essaye de les insérer dans de notre temps. Dans l'histoire du féminisme on parle de trois vagues principales, la première date du temps où les femmes n'avaient pas le droit de vote ou d'accès à la propriété sans leur mari, la deuxième commence dans les années 60-70 et la troisième à partir des années 80. Ces vagues ne sont cependant pas précisément divisées mais donnent une esquisse de l'histoire du féminisme.

Nous essayons de montrer les nuances variées du féminisme qui n'est pas un -isme univoque mais diversifié et riche en opinions. Dans la foulée des alternatives à l'intérieur de ces -ismes, nous nous concentrons sur les courants du féminisme qui ont de l'importance pour cette étude. Cette nature ouverte du féminisme exige de notre part une définition des notions relatives à cette recherche afin d'éviter de les confondre avec les notions similaires ou quasi-similaires. Notre objectif est de présenter les réflexions uniquement à travers les termes qui ressortent du corpus. Nous cherchons à trouver les connotations derrière ces termes. Nous voulons signaler que nous utilisons le terme « féminisme » comme un terme politique, le terme « femme » comme un terme sociobiologique et le terme « féminin » comme un ensemble de caractéristiques associées à la femme culturellement.

Notre deuxième question de recherche esquisse le féminisme de Marcela Iacub, qu'elle appelle un féminisme alternatif. En parcourant les concepts de pouvoir de

différents courants du féminisme, choisis pour évoquer ce sujet dans cette recherche, nous essayons de faire comprendre cette alternativité que Iacub appelle alternative. Le féminisme de Marcela Iacub ne peut pas être considéré comme un courant du féminisme en soi mais plutôt une pensée différente, bousculant et secouant les autres courants présentés ici. Comme nous l'avons déjà constaté, il est difficile, voire impossible, de tirer des traits précis entre les courants féministes car finalement ce ne sont pas des –ismes précisément construits mais plutôt, dans le sens propre du terme, des pensées qui sont toujours en mouvement. Ce sont plutôt des philosophies ouvertes au changements et aux questionnements.

Pour pouvoir faire des distinctions entre les théories sur le pouvoir sexuel et masculin et entre la pensée alternative de Marcela Iacub, nous parcourons brièvement certains courants féministes qui évoquent ces questions. Le courant féministe radical (en France) est le principal 'ennemi' pour Iacub. C'est le courant qui se situe le plus loin par rapport à la pensée alternative de Iacub. Même si Iacub elle-même, est placée dans le cadre du féminisme radical, ce radicalisme est controversé par celui des féministes radicaux français. En outre, le courant féministe libéral pourrait se situer le plus près de la pensée de Marcela Iacub, concernant surtout le concept de liberté sexuelle. Le radicalisme de Iacub est provocant, elle est comme un haut-parleur des choses qui sont sous la main. Pour elle il n'y a pas de tabous. Nous présentons aussi le courant du féminisme matérialiste qui se distingue radicalement des deux autres courants cités auparavant.

Le féminisme radical est au sein de notre analyse dans le champ très vaste des féminismes car c'est notamment cette branche du féminisme que Iacub critique dans ses oeuvres. Le terme de féminisme matérialiste est utilisé aussi, puisque c'est un courant qui fait partie du féminisme radical mais désigne surtout le féminisme radical français. Nous limitons l'analyse aux questions qui entourent le pouvoir, exercé par le sexe masculin et laissons hors de l'analyse les questions de la maternité et de la reproduction, qui occupent une grande place dans ce courant. Nous nous intéressons plus particulièrement aux positions prises concernant les questions du pouvoir sexuel féminin et masculin. Comme a déjà été dit, la pensée radicale constitue la base de cette recherche et à cause de cela, nous introduisons la pensée de Henry Laasanen sur le pouvoir sexuel féminin dans notre étude. Il pourrait être considéré comme avant-

gardiste dans cette branche et aussi bien comme un controversé ou alternative comme Marcela Iacub dans la sienne. Laasanen présente la branche anti-féministe dans cette étude. Son ouvrage *Naisten seksuaalinen valta*, paru en 2008, a fait de lui l'anti-féministe le plus connu en Finlande. Lui, il se proclame masculiniste et a pour but de favoriser l'égalité des hommes (contre les femmes) qui à son avis est dans les pieds des femmes et de la société.

L'analyse narrative et le constructivisme social nous fournissent le cadre d'analyse de l'oeuvre de Marcela Iacub. L'analyse narrative, et surtout le concept du récit interne, sont des outils d'examen de son ouvrage autobiographique *Belle et Bête*. Comme le constructivisme social est un courant interdisciplinaire où se joignent plusieurs points de vue selon lesquels le langage et la construction de la réalité sociale sont le noyau de la recherche, nous le considérons comme adéquat en vue de notre étude. Plusieurs courants différents peuvent être placés dans le cadre du constructivisme social et pour cette raison nous considérons l'analyse narrative comme l'un des courants de ce mouvement. Nous examinons les structures utilisées dans l'analyse narrative et nous présentons brièvement le concept du récit interne de Vilma Hänninen dans son ouvrage *Sisäinen tarina, elämä ja muutos* paru en 1999. Le constructivisme social souligne que les manières de la compréhension sont constituées socialement et culturellement. Suivant cette pensée, le féminisme ou les féminismes au cours de l'histoire ont mis l'accent exactement sur la même chose. La célèbre phrase de Simone de Beauvoir selon laquelle « On ne naît pas femme, on le devient » suit cette même pensée. Les structures hiérarchiques de la société et de la culture où nous vivons sont bien la base des mouvements féministes. La déconstruction de ces structures socialement construites et collectivement entretenues, est le but de ces mouvements, dans la voie vers un monde plus égalitaire et plus libérale.

2. Iacub : *une société de violeurs*

Dans son livre intitulé *Une société de violeurs*, Iacub analyse les revendications juridiques que certains mouvements féministes réclament concernant la législation sur le viol. Elle introduit une voix féministe alternative contre ces revendications.

Iacub critique les mouvements féministes français qui ont pris une position accusante envers les hommes en général sur la question du viol. Selon elle, accuser un ensemble d'hommes sur les crimes d'une minorité, est injuste. Certes, une accusation pareille demande à être expliquée. Ces groupes féministes dont Iacub parle, s'opposent à l'hégémonie masculine dans la politique et dans la vie économique. Elles considèrent que la société est toujours hiérarchique et masculinisée. L'égalité des sexes est pour elles une utopie tant que les constructions hiérarchiques ne sont pas démolies. Elle écrit que ces mouvements soulignent que la domination masculine est de type psychologique et symbolique. Les hommes violent parce qu'ils dominent les femmes et les prennent pour leurs domestiques. Ils violent les femmes pour les humilier et pour leur faire comprendre qu'elles sont une ressource sexuelle à la disposition des hommes. Ces arguments ont été entendus après l'arrestation de DSK. La position dominante qu'il possédait à l'époque a incité ces mouvements à prendre la parole sur la question du pouvoir et de la domination. DSK est vue comme un homme qui dans sa position privilégiée a abusé de cette position.

Iacub reproche à ces mouvements d'avoir fait un lien entre le viol et l'abus du pouvoir. Elle n'accepte pas que DSK soit puni juste parce qu'il est dans une position dite du mâle dominant et que pour cela il aura la possibilité de demander ou de forcer quelqu'un à des rapports sexuels en toute impunité. Pour Iacub, DSK est puni avant son procès par la théorie de la domination sexiste. A son avis, la théorie de la domination sexiste justifie de traiter le consentement des femmes adultes d'une manière analogue à celle des mineurs. Elle condamne le viol fortement, mais pour elle ce crime est si grave qu'il faudrait s'opposer à ce qui soit galvaudé et instrumentalisé par une idéologie qui fait de la haine des hommes et de la condamnation du sexe ses principaux objectifs politiques. (Iacub 2012 : 14.) « Tout homme étant présumé innocent jusqu'à ce qu'il ait été déclaré coupable ». Ce principe ne s'était réalisé dans l'affaire DSK que formellement, écrit Iacub. Elle montre du doigt surtout les médias et la presse française.

La presse aurait oublié les libertés fondamentales des citoyens dans ce cas. Elle déclare que « ce n'est pas l'innocence qui doit être déclarée par un tribunal, mais la culpabilité ». (Iacub 2012 : 24.) et que cette règle ne devrait pas être formelle mais fondamentale. Dans ce cas, la presse française, connue pour avoir une certaine tolérance à l'égard de la vie sexuelle des hommes politiques, n'a vu en DSK qu'un homme politique aux adultères répétés et ayant une addiction sexuelle. (Iacub 2012 : 21.) Selon Iacub, la presse ne se sera pas contentée d'« une preuve négative », c'est-à-dire que la justice américaine aurait dû prouver que DSK n'est pas un violeur au lieu d'avoir constaté que les preuves ne sont pas suffisantes. (Iacub 2012 : 28.) Pour elle, il s'agit de « l'impossible innocence ».

Dans son livre, Iacub analyse l'atmosphère en France après le non-lieu de DSK. Elle mentionne deux grandes transformations que les mouvements féministes ont réclamé au droit du viol à la suite de ces événements. La première évoque les formes de la violence sexuelle par rapport à la position sociale, la différence de classe, de statut et de race des contreparties. La seconde évoque le viol par le terme de victimisation, qui dans ce cas considère que le viol a eu lieu quand la femme victime déclare que tel a été le cas. (Iacub 2012 : 50-54.) Or, c'est exactement là, la problématique du viol. Dans la plupart des cas, le crime n'a eu aucun témoin. On pourrait même dire qu'un crime n'existe pas sans témoins. Iacub pense que la seule parole de la victime ne peut pas être une preuve suffisante aux yeux de la loi. La crédibilité de la parole devrait se baser sur des preuves. (Iacub 2012 : 61.)

Selon Iacub les militantes féministes en France pensent le contraire de ce qui vient d'être dit. La crédibilité de la parole devrait se porter sur ceux qui accusent, non pas sur la victime. Elle critique les féministes qui pensent en simplifiant les choses, que c'est bien la justice qui est sexiste et méfiante vis-à-vis de la parole des femmes. Ce problème reste insoluble, car les écarts entre les dénonciations de viol et les condamnations est approximativement d'un cinquième. (Iacub 2012 : 68-74.) Nous devons faire remarquer que Iacub utilise les termes féminisme et féministes sans préciser les noms des féministes ou bien les noms des mouvements féministes qu'elle critique (sauf *Osez le féminisme*). Quand elle écrit sur les féministes, elle fait référence aux mouvements radicaux et militants. Les mouvements féministes veulent donc éliminer la crédibilité de la parole de la femme pour qu'on puisse condamner les

voleurs plus facilement et plus sévèrement. Iacub, par contre, exige cette crédibilité de parole qui à son avis doit être mise en cause par la justice. Elle soulève une autre revendication, déclarée par le mouvement féministe, celle de la « sidération psychique ». (Iacub 2012 : 93.) Selon cette revendication, le seul fait d'avoir entretenu un rapport sexuel sans les contraintes objectives, par exemple, la force ou la menace, suffira pour être condamné. Le consentement sexuel ne jouerait là aucun rôle. Ces revendications sont liées à la domination sexiste. Iacub présume que si la revendication de la sidération psychique devient un argument utilisé devant le tribunal, les regrets et les remords que la femme présumée victime, prendront une place cruciale lors du procès. Selon elle, tous ces sentiments qui devraient être non-considérés et soi-disant extérieurs au viol, prennent une dimension considérable. (Iacub 2012 : 96.)

L'affaire DSK est un outil que les mouvements féministes utilisent pour faire valoir la revendication de la sidération physique. Iacub précise que ces mouvements qui exigent une loi plus sévère et à son avis contradictoire, basent leurs arguments sur la domination sexuelle exercée par les hommes contre les femmes. L'affaire DSK a poussé les mouvements féministes radicaux à introduire le terme de domination masculine qui pour elles est lié à la sexualité. La domination masculine est liée au sexisme qui, pour sa part, est structurel et quotidien. (Iacub 2012 : 98-99.) Le viol est juste une forme de la domination sexuelle bien qu'il soit considéré comme sa forme maximale. Selon cette pensée, le maintien de l'hégémonie masculine exige le rabaissement du genre féminin par la haine et par la violence. Cette pensée a avoir avec celle de la victimisation. Leur façon de voir la vie quotidienne des filles et des femmes est plutôt macabre. L'infériorité des femmes est comme leur sort et ce sort est un enfer. La place des filles et des femmes leur est montrée. Chez ces mouvements féministes dont Iacub parle, l'acte de viol sur une femme est un acte contre toutes les femmes. L'émancipation sous cette domination, exercée par les hommes est possible par la dénonciation et la condamnation des violeurs qui, comme il vient d'être dit, se réalise par les revendications judiciaires.

Iacub utilise le terme de viol sexiste pour désigner les revendications faites par ces mouvements. Selon elle, les lois actuelles condamnent l'individu et non pas une classe d'individus. Et la problématique est bien là, la rupture entre les hommes et les femmes, que ces mouvements radicaux sont en train d'installer dans la société, n'a rien à voir

avec une société égalitaire. Les hommes construisent une classe supérieure qui doit être ébranlée par une politique non-machiste. La théorie du viol sexiste comprend la notion du consentement à la sexualité comme étant un résultat de la domination sexiste. La liberté sexuelle n'est donc jamais vraiment de la liberté mais un choix sans l'être. (Iacub 2012 : 103-105.)

Les adeptes de la théorie du viol sexiste considèrent la prostitution et la pornographie de la même manière. Pour elles, dans tous les cas, il s'agit de la domination sexiste. Iacub demande ce qu'ils en est des rapports de force dans la société si la punition d'un individu devient l'émancipation d'un autre. Si les femmes obtiennent leur liberté au détriment des hommes, ce n'est qu'une autre forme de sexisme. La domination sexiste ne disparaît guère, si elle est remplacée par une autre forme de domination. Iacub écrit que l'histoire des théories de la domination sexiste date du milieu des années 1990 en France, et notamment du vote de la loi sur la parité (1999). Cette loi donne à la femme une position différente par rapport aux hommes. La discrimination structurelle et sexuelle est jugée comme un état spécifiquement féminin. Selon Iacub cette loi a ouvert la porte aux autres enquêtes, aux études et aux lois successives. (Iacub 2012 : 110-112.)

Le mouvement féministe « *Osez le féminisme* » a été particulièrement actif après l'affaire DSK et à cause de cela. Ce mouvement a introduit l'idée selon laquelle le viol n'est pas seulement un crime contre le consentement mais, en outre, un crime contre les femmes. La présomption d'innocence s'est transformée dans les actes et dans les bouches de ce mouvement en une règle sexiste. La présomption d'innocence contient en soi la possibilité qu'une femme puisse mentir sur ce qu'on lui a fait. Pour cette raison, ce terme juridique fait aussi partie de la domination maximale. Au cours des semaines qui suivaient l'affaire DSK, les commentaires des féministes qui auparavant étaient classés extrémistes et marginaux avaient gagné leur place de l'opinion généralement admise. Iacub utilise le terme de « métamorphose étrange et rapide » de l'opinion publique tournée majoritairement contre DSK. Elle ajoute que ceux qui ne contribuaient pas à mettre à bas DSK, étaient en manque de moralité, intégrité et sincérité dans la lutte pour l'émancipation des femmes. Ceux qui n'étaient pas pour, n'avaient pas le choix à la parole contradictoire. Le privilège de la vérité appartenait au mouvement féministe radical. (Iacub 2012 : 121-129.)

Iacub voudrait refonder le féminisme français. Elle voudrait revaloriser toutes les formes d'expression du sexe et permettre tous les courants du féminisme. Elle reproche au courant radical d'entretenir une image de dégoût, de la faute et du mépris du sexe. Elle donne les exemples de l'inversement des rôles des victimes selon lesquels la faute de la prostituée se déplace vers son client et celle de la fille facile vers le mâle dominateur comme celle de la séductrice vers son abuseur. Pour elle une politique de haine contre les hommes et contre le sexe n'est pas une alternative à saisir. L'alternative devrait contenir le choix. (Iacub 2012 : 134.)

2.1. Iacub : *Qu'avez-vous fait de la libération sexuelle ?*

Cet ouvrage consiste en conversations et argumentations du personnage de Louise Tugènes et de son entourage où les gens eux-mêmes critiquent leurs propres idées. Il s'agit d'une sorte de conte sociologique qui nous livre les voix pour et contre les questions et les réponses sur la liberté sexuelle. Tugènes est venue rencontrer Iacub quand Iacub préparait une série d'études sur le droit concernant la sexualité et la famille. Selon Iacub, les thèses qu'elle développait, faisaient d'elle une libertine, une radicale et indifférentialiste aux yeux des lecteurs. Iacub présente ce livre comme un livre féministe anti-féministe, mais sur le féminisme ; anti-féministe parce qu'il prend le contre-pied du mouvement féministe majoritaire en France. Pour Iacub ce féminisme majoritaire a eu et a pour but principal de devenir une idéologie de l'Etat au lieu d'être un courant minoritaire et contestataire. Pour arriver à ce but, les féministes utilisent les moyens de l'Etat. La culture dans toute sa variété a été remplacée par la punition, la police, la justice, le redressement, c'est-à-dire par la loi pénale qui se chargerait désormais de l'émancipation des femmes. Iacub reproche à ce mouvement d'entretenir la pensée selon laquelle seul un féminisme officiel et institutionnel a le pouvoir de dicter ce que c'est que d'être une vraie femme. Ceux qui pensent différemment sont soumis à la domination masculine.

Cet ouvrage questionne ces lecteurs sur trois thèmes principaux, premièrement, la prostitution, deuxièmement, la pornographie et, finalement les crimes sexuels. Louise Tugènes est le personnage principal qui se débat avec ses réflexions et ses croyances qui ne sont pas toujours du goût du grand public. Ce caractère principal

pourrait même être considéré comme un alter-ego de Marcela Iacub, car les questions que Iacub examine dans ses ouvrages sont bien les mêmes qu'on trouve dans *Qu'avez-vous fait de la libération sexuelle*. Avec un ton ironique, satirique et provocatif, le texte nous révèle les positions diverses prises par les personnages de ce livre. Nous n'allons pas présenter lesdits personnages ou les citer par leurs noms un par un, car il s'agit bien d'un roman qui a pour but de présenter les positions diverses des gens envers les trois thèmes principaux, cités auparavant. Ces positions construisent ce qui a de l'importance dans cette oeuvre, et il importe peu qui les ont prises.

Dans cet ouvrage, la prostitution est évoquée comme un choix libre. Les femmes qui se prostituent sont consentantes. Certes les problèmes qui entourent la prostitution ne sont pas mis de côté mais la solution pour pouvoir les mettre de côté est l'organisation des droits des prostitués. L'idée selon laquelle la prostitution serait juste une autre manière d'esclavage, n'est pas admise. Dans cet ouvrage, on fait la distinction entre « le corps et l'âme », dans la prostitution le sexe est à louer, mais l'âme n'est pas à vendre. (Iacub 2002 : 95.) La législation qui a pris la voie d'interdire la prostitution n'est pas vue comme une bonne solution, l'interdiction totale équivaut au chômage des prostitués.

Par contre, il faudrait améliorer leurs conditions de travail et de vie. Il faudrait prendre l'exemple des Pays-Bas où la prostitution est un métier parmi d'autres et les prostitués sont des travailleurs qui payent leurs taxes et contribuent ainsi à la construction de la société. C'est là où les féministes françaises ne sont pas du même avis. Pour elles, la prostitution est une forme d'esclavage moderne. C'est une forme d'esclavage symbolique que l'oppression masculine entretient, « une aliénation au désir masculin » Si le désir entre deux personnes en acte n'est pas commun, c'est du « viol déguisé en accord contractuel ». Le consentement devrait pourtant suffire, même sans désir, ce n'est pas un viol. La prostitution est une question politique, mais c'est aussi une question qui divise les femmes en deux, en bonnes et en mauvaises. (Iacub 2002 : 17-25.)

Les féministes radicales veulent l'abolition de la prostitution parce qu'elle discrimine et traite la femme comme une chose, mais elles la veulent aussi parce qu'elles pensent que cette discrimination et cette maltraitance s'étendent à toute la

population féminine. Une fois qu'on paie une prostituée, toutes les autres femmes en subissent. « Comme si la prostituée était le symbole de la condition féminine en général. ». (Iacub 2002 : 24.) Nous pensons que cette façon de voir les choses mène à l'utopie, qu'il y aura une morale traditionnelle mais moderne, commune à toutes les femmes. Si cela était vrai, nous n'aurions pas autant de courants féministes. Certes, nous avons des morales dominantes et moins dominantes, mais il s'agit plutôt d'une question de majorité et de minorité des citoyens, hommes et femmes ensemble qui les construisent et reconstruisent.

Est-ce que la prostitution est immorale ? Dans le livre on pose cette question par le biais du nombre des rapports sexuels entretenus. Si le fait d'avoir plusieurs hommes et plusieurs contacts sexuels est considéré comme immoral, est-ce qu'une prostituée d'un seul homme est moral ? Comment juger la sexualité de l'autre ? La question sur les avantages et les inconvénients de la prostitution, est évoquée socialement et par la politique sociale. La sexualité au sein de la prostitution ne crée pas de nouvelles familles, ne produit pas d'enfants, c'est-à-dire de nouveaux citoyens, elle ne crée pas de couples amoureux. (Iacub 2002 : 28-29.) Le mot « déliaison » est ici utilisé positivement pour expliquer ce qui est libre dans la sexualité mercantile. Pas d'effort, pas de lendemain mais une possibilité « de se procurer une satisfaction sexuelle indépendamment de ses capacités de séduction. De chacun selon ses moyens, et à chacun selon ses besoins ». (Iacub 2002 : 39.) On introduit aussi le terme de service social qui contient l'idée d'un accès bas à la satisfaction sexuelle à ceux qui ne réussissent pas à satisfaire leurs besoins « normalement » (les handicapés etc.)

La question de la pornographie poursuit la réflexion sur la libération sexuelle. Selon les arguments contre, la pornographie, est une violence faite aux femmes, une maltraitance audiovisuelle et une sorte de pédophilie par négligence. (Iacub 2002 : 45.) L'image d'une femme y est mise à la place de l'objet et la place du sujet y est totalement niée. Cette pensée d'objectivation mène à la victimisation. L'objet équivaut à la victime et l'objet dans la pornographie sera donc victime de la violence sexuelle même si le rapport est réciproque. Car « la violence sexuelle, c'est nier que l'autre est un sujet à part entière, différent de soi ». (Iacub 2002 : 61-62.) Ici, on revient à la question sur le consentement, si la femme est considérée comme victime, elle ne peut pas être consentante. Ce prétendu consentement sera illusoire. La pornographie est

opposée à l'amour, et à partir de là, seulement négative. La pure et vraie sexualité ne pourrait donc se manifester qu'au sein de l'amour. Quand le rapport sexuel perd de sa sainteté, il perd le désir. (Iacub 2002 : 53.)

La phrase « Quand elles donnent leur corps, elles donnent leur coeur » mène à une sorte de déséquilibre. Les femmes ne peuvent-elles pas prendre un rapport sexuel comme étant d'objet à objet ? Un argument étrange ressort des discussions menées autour du thème de la pornographie. Ce qui est négatif, ce n'est pas du tout le sexe sans lendemain lui-même, mais l'amour en soi. C'est bien l'amour qui casse, qui tue, qui humilie. Qui cause les meurtres par passion, jalousie et abandon. Le fait de tomber amoureux est la source de soumission des femmes. La louange d'amour n'est qu'une « propagande infernale ». (Iacub 2002 : 51-58.)

Les crimes sexuels sont évoqués dans cet ouvrage essentiellement par le viol. Il y est dit que si le viol est plus sévèrement puni, la femme sera moins objectivée. Le corps d'une femme sera donc plus apprécié, si les condamnations des violeurs sont plus sévères. Selon cette pensée, les rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes deviendront plus égalitaires, si le viol est vu comme un élément dans la lutte symbolique entre les sexes. (Iacub 2002 : 76-85.) Ici, on tire un point de contact entre la liberté sexuelle et la lutte contre la violence sexuelle. La victime d'un viol souffre plus mentalement que physiquement et pour cette raison, la victimisation d'une victime n'est pas la solution de survie. Les féministes réclament au nom de la protection des sujets faibles, mais le point clé devrait être dans la fortification des sujets. La victimisation ne fait qu'affaiblir les sujets.

Sur la condamnation des violeurs, une proposition est que les atteintes sexuelles soient condamnées de la même manière que les atteintes à la propriété. Puisque la propriété est tellement mieux protégée que nul autre droit, l'extériorisation du sexe de son essence, lié au coeur ou à l'âme pourrait simplifier les procès juridiques et fortifier les pénalisations. (Iacub 2002 : 107-109.) La question de la prostitution sera éventuellement plus facile à évoquer, car cette proposition donnerait à l'individu la liberté de louer son corps sans l'intervention de l'Etat. Le sexe deviendrait un outil commercial où la seule chose qui compterait sera le consentement. En laissant de côté l'aspect psychologique qui contient le coeur et l'âme de l'acte sexuel, le « harcèlement

sexuel » devient inutile. Une prostituée n'est plus une femme mauvaise mais une femme qui exerce son métier en louant son corps.

Cet ouvrage finit par assembler les trois thèmes ; la prostitution, la pornographie et les crimes sexuels en un surtitre, *l'anatomie d'une conscience dominée*. Les arguments prononcés par ce livre sont prononcés ironiquement. Le but de ce livre est de bousculer la pensée trop sévère des féministes radicales. Il y a deux sortes de femmes, « celles qui n'ont pas conscience de leur domination dominée par les dominants qui savent dominer » et puis celles qui l'ont. Pour en finir, l'auteur cite les étapes afin de surmonter le pouvoir de l'aliénation. La première est le refus de tout débat sur le consentement ou la liberté, la deuxième est de mettre sous surveillance les hommes qui cherchent à avoir un contact sexuel avec les femmes et la troisième est la construction de camps pour les criminels sexuels. La libération des femmes commence par l'exclusion des hommes. (Iacub 2002 : 155-156.)

2.2. Iacub : *Belle et Bête*

Belle et bête est le récit autobiographique de la relation entre Marcela Iacub et DSK. Les premières phrases de ce livre révèlent ce qui reste à découvrir. « Tu étais vieux, tu étais gros, tu étais petit et tu étais moche. Tu étais machiste, tu étais vulgaire, tu étais insensible et tu étais mesquin. Tu étais égoïste, tu étais brutal et tu n'avais aucune culture. Et j'ai été folle de toi. » (Iacub 2013 : 7). Iacub utilise les mots porc et cochon pour désigner la façon d'être homme de DSK. L'homme dans ce récit est mi-homme, mi-cochon.

Par le biais des métaphores négatives, elle construit une image plutôt positive de cet homme qui, à ses mots, est devenu une victime de la société. Elle défend le droit d'un porc d'être un porc et, ce faisant, de suivre les goûts propres à son espèce (Iacub 2013 : 8). Parallèlement, elle souligne qu'il y a deux côtés dans cette figure de DSK, celle du porc et celle de l'homme. Elle, par contre, ne s'est jamais vraiment intéressée au côté homme, mais à celui du cochon. Le comportement d'un cochon sera quelque chose d'inné chez DSK, une chose dont il ne peut pas se passer. Iacub prend par ce livre la défense de DSK sur les accusations de violences sexuelles. Selon elle, les

cochons peuvent profiter des occasions, mais ne forcent pas (Iacub 2013 : 13). Un cochon de cette sorte jouit et prend son plaisir, mais le fait entièrement pour lui et lui seul, sans vraiment tenir compte des plaisirs ou jouissances de l'autre. C'est un récit sur ce comportement et un essai de trouver la réponse à la question de pouvoir se tenir en équilibre vis-à-vis de ces deux rôles en une personne.

Iacub écrit qu'elle savait d'avance qu'en prenant le contrepied des positions du grand public et celles des féministes, elle serait considérée comme une ennemie de la cause des femmes. Mais pour elle, DSK était victime d'une injustice qu'on avait incarné pour diaboliser le sexe, pour élargir la notion de viol et pour restreindre les droits de la défense. (Iacub 2013 : 18). Néanmoins, ceci est la pensée clé qui l'a poussé à écrire ce livre, et non pas la note finale qui reste de cette liaison. La première rencontre entre eux a lieu sur l'initiative de Iacub pour qu'elle puisse comprendre le dédoublement de cet homme/cochon. Quand l'homme lui propose de lui lécher les paupières, lui enlever son mascara et l'avalier d'un coup, le porc le fait. C'est quelque temps après cette première rencontre que Iacub décide de faire la chasse au porc qu'il y a en cet homme. Les rapports sexuels qui sont, selon Iacub, des bizarreries ont le premier rôle dans ces rencontres clandestines. Pourtant, ce sont bien ces bizarreries qui construisent le désir infini de DSK et l'attraction de Iacub envers lui. C'est l'impudeur complète des mots et des actes qui l'attirent et qui l'amènent chez lui une fois après l'autre. Les fantasmes récités à haute voix. Les fantasmes où le cochon dévore la femme entièrement ou se contente de lécher ses oreilles de l'intérieur.

L'attirance de Iacub envers DSK était aussi une attirance née de la clandestinité. L'homme méprisé était son amant et elle jouissait du fait que pour les autres, il était coupable tandis que pour elle, il était innocent. Cet amour était de l'amour pour un cochon, selon ses mots « un peu rustique, un peu brutal, un peu roublard, un peu barbare ». (Iacub 2013 : 56.) Ce que la plupart des gens comprennent comme étant de l'amour, cela n'avait rien à avoir avec cette relation. Iacub explique que cette liaison était plus proche de la toxicomanie, elle ne l'aimait pas mais était en manque de lui. (Iacub 2013 : 62.) Les métamorphoses cochon-homme tenaient vivant leur étrange attachement. Selon DSK, la poursuite médiatique et judiciaire contre lui (le viol, le harcèlement et le proxénétisme) était une chasse aux cochons. Le cochon en lui était coupable mais l'homme en lui innocent. (Iacub 2013 : 75.) Et pourtant ce n'était pas

l'homme, l'intéressant, mais le cochon. Lors de leur dernière rencontre, le cochon lui arrache son oreille et la mange. Iacub finit cette histoire macabre en disant que ce qu'elle a retenu de cette liaison, c'est la compréhension de la véritable nature de ses désirs et des raisons pour les fuir. Avec elle, le cochon était devenue le Picasso des cochons. (Iacub 2013 : 118-120.)

3. La masculinité

Elisabeth Badinter est une femme de lettres et une philosophe française. Ce que Marcela Iacub et Elisabeth Badinter ont en commun, entre autres, c'est qu'elles ont été critiquées par les féministes radicales à cause de leurs opinions sur la législation concernant les crimes sexuels et les nouvelles revendications juridiques à ce sujet. Badinter veut voir plus de ressemblance que de séparation entre les sexes sur les questions socio-politiques.

Elisabeth Badinter analyse dans son livre *XY- De l'identité masculine*, paru en 1992, les critères traditionnels de la masculinité. Son but est de remettre en question ces critères qui peuvent devenir avec le temps un fardeau pour ceux qui se trouvent incapables de s'identifier à un idéal masculin, à un homme idéal. Là, elle utilise le terme 'la crise de la masculinité' contemporaine. Selon elle, la masculinité contemporaine se divise en deux rôles proposés par la société, « l'homme dur » ou « l'homme mou ». (Badinter 1993 : 180.) Cette division ne laisse qu'un choix plutôt noir et blanc à ceux qui réclament une liberté individuelle sans le fardeau d'un cadre social communément accepté. Elle demande ce que c'est d'être un homme aujourd'hui et parcourt l'histoire de la masculinité diachroniquement au cours des siècles. Elle analyse profondément l'identité biologique ainsi que l'identité sociale de l'homme.

3.1. Les normes de la masculinité

Si la masculinité contemporaine se divise en deux rôles socialement acceptables mais opposés, s'agit t-il tout simplement d'un choix offrant une conformité ? Les hommes choisissent-ils le rôle de « l'homme dur » pour être compatibles avec la société même

s'ils ne se sentent pas bien dans leur peau. Sur ce même sujet, comment diffère le rôle social proposé à une femme de celui d'un homme ? N'y a-t-il pas un fardeau quelconque aussi ? Dans le processus d'apprentissage des rôles sociaux, l'obéissance et l'assimilation, seront-elles les vertus les plus honorées ?

Badinter présente la théorie de Deborah S. David et de Robert Brannon (Badinter 1993 : 183-185) selon laquelle il existerait quatre impératifs de base dans la masculinité exigée par la société. Le premier « no sissy stuff » obligerait les hommes à sacrifier une part de leur humanité pour ne pas paraître efféminés. Deuxièmement, un sur-homme doit être meilleur que les autres. Sa masculinité est mesurée par le pouvoir, par le succès et par l'admiration fixée à ces deux caractéristiques ci-dessus. Cet impératif est appelé « the big wheel ». Le troisième impératif « the sturky oak » demande à l'homme d'être indépendant de ne faire confiance qu'à lui-même. Cet impératif contient en soi l'idée de ne pas exprimer les sentiments ni l'affection pour quelqu'un, puisque ces caractéristiques sont liées à la faiblesse d'une femme. Le quatrième impératif consiste dans l'idée qu'un vrai homme doit être plus fort que les autres et qui n'hésite pas à user de la force, si nécessaire. Ce dernier impératif s'appelle « give'em hell » qui contient l'idée d'attaque et de puissance.

Selon cette théorie, l'homme qui réussit à réaliser ces quatre impératifs, est un sur-homme, l'homme qui n'a besoin de personne, qui est indifférent aux autres mais qui est viril sous tous les aspects possibles. Il faut toutefois garder à l'esprit que Deborah S. David et Robert Brannon avaient publié l'ouvrage « *The forty-nine percent majority* » en 1976 à une époque où les rôles sociaux n'étaient pas encore remis en question et que les théories sur les rôles sociaux, culturels et symboliques ont beaucoup évolué depuis cette époque. Pourtant, on peut se demander, s'il y a réellement eu un changement en regard des sexes malgré l'évolution des moeurs dans le temps et dans l'espace. Finalement, outre leur fondement naturel, la masculinité et la féminité sont des constructions sociales et ni les hommes ni les femmes ne peuvent entièrement échapper aux exigences qui y sont liées. Par ailleurs, Badinter fait remarquer que la célèbre phrase de Simone de Beauvoir est aussi valable en ce qui concerne les hommes. « On ne naît pas homme, on le devient ».

Il convient de signaler aussi que les rôles sociaux et la construction de ces rôles ne sont pas une vérité absolue dans tous les coins du monde. L'anthropologue Margaret Mead était l'une des premières à révéler que les stéréotypes de la masculinité et de la féminité et les relations réciproques entre les sexes diffèrent d'une culture à l'autre. (Badinter 1993 : 48.) Dans cette recherche nous nous concentrons sur les concepts théoriques utilisés en Occident.

Comme nous l'avons déjà constaté, les stéréotypes sont bien des stéréotypes et qu'aujourd'hui nous ne sommes plus des prisonniers des rôles sociaux historiquement simplistes. Les théories dans le cadre du constructivisme social montrent bien que les phénomènes sociaux et la réalité sociale sont construits et pour cette raison il est possible de les déconstruire, reconstruire et le plus important, c'est de pouvoir les remettre en question. Être une femme ou un homme dans la société occidentale contemporaine n'est plus un rôle strict. La possibilité de mélanger les caractéristiques traditionnelles féminines ou masculines est aujourd'hui autorisée. Nous ne sommes plus prisonniers des rôles dictés mais possédons le choix de construire notre identité plus librement que jadis. Les quatre impératifs de la masculinité présentés dans la théorie de Deborah S. David et de Robert Brannon datent de l'année 1976, ce qui explique pourquoi ces impératifs ont été plus facilement cadrés. Certes, il y a une nuance d'ironie dans cette classification qu'on peut constater à partir des titres qu'ils ont choisi pour désigner ces impératifs mais il y a aussi beaucoup de vérité derrière les clichés.

L'un des principes directeurs dans l'ouvrage *XY de l'identité masculine* est celui de la virilité. La virilité de l'homme est associée au pouvoir sexuel, à la force et à la violence. Dans les années 1970 et 1980, le terme patriarcal est devenu le principal outil d'analyse féministe. (Liljeström 1996 : 111.) Les théories patriarcales sont diverses, mais incluent l'idée selon laquelle l'autorité des hommes est dominante et opprimante envers les femmes dans toutes les structures sociales. Autrement dit, la position de la femme est toujours subordonnée par rapport à l'homme. Pour Susan Griffin, une éco-féministe, la construction patriarcale encourage les hommes à violer les femmes comme l'expression symbolique de leur pouvoir. (Kosonen 1996 : 198.)

Plusieurs chercheuses féministes signalent que le viol est un acte politique par lequel l'homme montre son pouvoir et sa force sur les femmes. C'est l'idée selon

laquelle cet acte est une façon de la misogynie existante dans la société (Pollari 1994 : 80). Badinter a parlé de sur-homme, de sur-masculinité exigé par la société. Les exigences de l'agressivité, de la compétition et du maintien au pouvoir, y compris.

La pensée selon laquelle un homme domine et la femme est soumise, est un facteur qui maintient le viol comme un problème grave dans la société. Selon cette pensée, la société contient des procès qui préparent la femme à être une victime et l'homme un criminel potentiel. L'opinion publique selon laquelle la femme est vue comme une propriété d'un homme sera une raison dans le processus social où les viols « se produisent ». (Pollari 1994 : 81.) Le changement de climat social concernant les attitudes vis-à-vis des rôles sociaux traditionnels masculins et féminins laisse plus de liberté de choix. Certes, cette liberté exige de la part de l'individu une prise de responsabilité dans la maîtrise de sa vie comparé à un rôle « dicté » de la part d'une société. Nous ne serons jamais totalement deshabillés des rôles traditionnels féminins ou masculins que notre société nous offre et se propose à prendre mais la question n'est pas là. Ces rôles ne sont pas à détruire mais à réhabiliter avec un choix, une occasion de se sentir bien dans sa peau.

Badinter et Iacub accentuent la ressemblance des sexes au lieu de la différence ou la séparation. Si on dessinait un trait noir et blanc dans l'histoire du féminisme, on pourrait parler de deux théories féministes, celle qui accentue l'ambivalence entre deux sexes, féminin et masculin et celle qui tente à effacer cette ambivalence. Certes, ce trait serait très simplifié mais aiderait à analyser les concepts tels que pouvoir, agressivité ou la sexualité masculine. Les féministes qui sont pour la différence des sexes partent du principe que cette différence est un fait biologique, symbolique et culturel. Pour elles, l'origine dans la soumission des femmes n'est pas la différence de sexe mais l'étouffement de cette différence. (Rojola 1994 : 169.) Les théoriciennes de la différence de sexe radicale veulent soulever le terme de la différence féminine dans la discussion.

Cette tendance radicale et différentialiste est née à la fin de la deuxième vague et au début de la troisième vague du féminisme, dans les années 1970. Elle peut être considérée comme un contre-courant au féminisme universel et aux pensées de Simone de Beauvoir qui accentuait la ressemblance des sexes. Pour les différentialistes

l'égalité entre les deux sexes ne sera jamais acquise si les différences fondamentales ne seront pas prises en considération. Les relations que les femmes entretiennent entre elles et surtout la maternité sont soulevées par dessus tout. Contrairement à la pensée de Beauvoir qui n'a pas mis en cause l'essentialisation des rôles sociaux des femmes et des hommes. Pour elle, la position d'une femme comme procréatrice l'emprisonne dans une nature (socio)biologique et l'empêche de prendre en main son existence à elle. Ce destin biologique peut être évité par le refus d'avoir des enfants par exemple.

La thèse des féministes radicales est la suivante « Comme objets nous sommes publics. Nous avons le droit d'exister. Comme sujets nous sommes privés. Nous n'avons pas la parole » (Koivunen 1994 : 57). Le destin biologique d'une femme est vue dans le cadre de ce mouvement comme quelque chose qui doit être repossédé. La société patriarcale s'est approprié la maternité à la société et la procréation est devenue un moyen structurel de l'oppression des femmes. Les femmes devraient reposséder leur corps et s'approprier la maternité qui leur est due naturellement. Pour simplifier à l'extrême, les femmes maintiennent la vie, les hommes la détruisent. Les théories radicales féministes ne sont pas appelés radicales en vain. Même si la haine se fixe sur le patriarcat et sur les structures patriarcales, ces structures sont considérées comme étant masculines. Le fossé entre les théories radicales et les théories libérales mène à une confrontation où les unes sont moralement au-dessus des autres. Et cette confrontation ne mène pas à une société égalitaire ni ne donne la place à la différence positive.

3.2. L'homme moderne ?

« Les qualités par lesquelles les hommes s'assurent la domination sur leurs semblables sont généralement de mauvaises qualités » Edouard Thiaudière

Philippe Brenot, psychiatre et anthropologue analyse le sexe « fort » dans son ouvrage *Les hommes, le sexe et l'amour*. L'idée est de révéler l'homme d'aujourd'hui, l'homme en mutation. A la suite de la présentation de Badinter, nous trouvons convenable d'insérer quelques observations faites par Brenot puisque son livre présente l'homme moderne tandis que celui de Badinter parcourt l'homme dans l'histoire. En particulier,

ils ont tous les deux évoqué les questions du pouvoir et de la domination dans le cadre de la masculinité.

Selon Brenot, la domination est un versant ancien de la masculinité. Il appelle la proportion des hommes qui jouent encore le rôle dominant envers les femmes « une génération perdue ». L'allégeance des femmes aux hommes sera d'ailleurs une autre forme de cette domination. (Brenot 2011 : 309.) Pour lui, la fin de la société traditionnelle dominée par les hommes se situe dans les années 1970. Il écrit que c'est la période où le sujet, homme ou femme, a enfin pris la place égalitaire et a laissé la place hiérarchique. L'année même où le patriarcat est devenu le principal outil d'analyse du féminisme. La période où la hiérarchiation des sexes a fait ses premiers pas pour accorder à une femme la position du sujet au lieu d'objet. La polémique autour du concept de sujet était bien forte dans les années 1970-1980 mais, comme Päivi Kosonen le signale dans l'ouvrage *Avainsanat*, la problématique du sujet remonte plus loin dans l'histoire. Simone de Beauvoir, entre autres, a accentué le droit d'une femme de posséder sa subjectivité et l'apparition de son oeuvre *Le Deuxième Sexe* en 1949 a marqué une sorte de révélation littéraire dans le cadre féministe. Cependant, le concept de la subjectivité chez Beauvoir n'est pas sans contradictions. Surtout les féministes à la fin de la deuxième vague ont critiqué ce concept qui a leurs yeux accentuait la subjectivité de l'homme en tant que modèle.

Brenot mentionne dans son livre que la domination masculine, sous sa forme sociale, ne se rencontre que chez les humains (Brenot 2011 : 310). L'origine de la domination des hommes sur les femmes n'est pas chez les mâles. Par contre, la compétition, la violence et la puissance font partie de la vie des mâles comme autant des hommes. Ces facteurs masculins ont de l'importance quand les mâles essaient d'obtenir une femelle, car par les lois naturelles ce sont les plus forts, les plus grands et les plus agressifs qui obtiennent la bienveillance des femelles. La différence entre les mâles et les hommes quant à la domination est bien là, les mâles ne dominent que les autres mâles. Ils n'ont pas besoin de montrer leur puissance par la soumission des femelles. D'où ce besoin de la soumission des humains envers les autres humains jaillit-elle ? Quelle est l'origine de la soumission des hommes envers les femmes par l'harcèlement sexuel, la violence ou le viol ? La réponse ne peut pas être « parce qu'ils peuvent le faire ».

Jean-Paul Mialet, psychiatre et neuropsychologue demande dans son livre *Sex aequo* si la différence des sexes serait la conséquence d'un conditionnement culturel, comme le prétend l'idéologie unisexe. Et il constate que ce n'est qu'une simplification. Selon Mialet, les hommes payent aujourd'hui leur mépris millénaire pour les femmes. Il constate que la guerre des sexes, la guerre entre sexe fort et sexe faible a conduit les deux sexes dans l'oubli des spécificités de chaque sexe. Son point de vue est alors biologique, matérialiste et essentialiste, si on utilise les termes féministes. Il utilise le terme de « revanche » que les femmes ont voulu prendre contre la domination sociale et intellectuelle. (Mialet 2011 : 26.) Pour lui les femmes ne font que montrer aux hommes qu'elles sont comme eux. Il parcourt l'histoire de l'identité biologique des deux sexes mais simplifie ses conclusions à ce constat : les hommes et les femmes n'ont en commun que le besoin de s'attacher et de s'aimer. Selon ses arguments, les problèmes entre les sexes se basent sur le fait que les femmes veulent être semblables aux hommes et par cette volonté, les hommes sont en train de perdre leur place, se trouvant effacés et désertés. (Mialet 2011 : 412.) Ce qui reste après la guerre des sexes n'est plus ou moins que l'amour. Mialet pose la question de la liberté dans l'amour. Il demande s'il est bien de vouloir la liberté et l'amour en même temps et constate que ce n'est pas possible car l'amour est une dépendance. Mais il ajoute que c'est possible quand le besoin de liberté devient un moyen d'être l'auteur principal de son existence et par ce besoin, nos rêves trouveront un corps. (Mialet 2011 : 415.)

Nous avons déjà constaté que les différents courants féministes ont une base commune, celle de la liberté de penser, de réfléchir, de mettre en question, de chercher des solutions. Les analyses de Mialet laissent plutôt perplexe, peut-on vraiment faire de l'analyse si on est prisonnier dans l'analyse de soi-même. Trouve-t-on de la perspective pour la constitution des théories, si la perspective n'est que subjective ? Une perspective devrait conduire en avant mais laisser les yeux regarder à gauche et à droite.

4. Le sexisme, le harcèlement sexuel, le viol – accès au pouvoir ?

Ilka Kangas évoque la problématique des avances sexuelles dans son article paru dans le livre *Pahan tyttäret*. Cet ouvrage, paru en 1994, est l'une des premières analyses en finnois sur la misogynie. Dans l'avant-propos de ce livre, la misogynie est expliquée comme une haine que les hommes exercent sur les femmes mais aussi comme une haine que les femmes exercent sur les autres femmes.

Selon Kangas, la sexualité des hommes et des femmes est vue différemment dans la culture occidentale. Le désir sexuel chez l'homme est vu immaîtrisable et fort, comme quelque chose qui les conduit à agir. Ce désir 'force' les hommes à faire des approches à une femme et à cause ou grâce à ce désir les avances sont considérées acceptables et même attendues. Tandis que chez une femme, la sexualité est passive, on n'attend pas qu'une femme soit active en la matière. Il faut toutefois signaler que, selon Kangas il s'agit bien des stéréotypies qui réduisent les deux sexes, et plus particulièrement le sexe masculin, à des rôles restreints. (Kangas 1994 : 111.)

La peur qu'une situation désagréable pourrait mener à une situation agressive, conduit les femmes à se comporter passivement. Elles ont peur de vexer ou d'irriter l'homme qui pourrait se mettre en colère. Les femmes ont traditionnellement appris à prendre en considération les sentiments des autres avant les leurs et dans cette situation, elles peuvent réfléchir à la façon dont on peut ne pas heurter les sentiments de l'homme qui leur fait des avances désagréables. Selon Kangas, les femmes protègent l'estime de soi des autres et pour cela, elles peuvent avoir des difficultés à se protéger elles-même ou encore pire, à faire de l'obstruction contre l'agresseur. (Kangas 1994 : 112-115.)

La conception du sexisme diffère souvent entre hommes et femmes, c'est une chose qui est cause de malentendus. Le fait produit, la femme peut se trouver en contradiction avec les possibilités d'action contre le sexisme. Dans le livre *Väistelyä ja vastarintaa*, Sinikka Aapola et Ilka Kangas analysent les formes du sexisme et comment se tirer des situations sexistes. Selon elles, il serait essentiel que la femme comprenne que pour pouvoir se défendre elle-même, elle devrait se mettre en résistance. (Aapola et

Kangas 1994 : 20.) Selon ses enquêtes, la plupart des femmes ignorent les faits produits. L'ignorance est choisie comme une stratégie d'action, même s'il ne s'agit pas d'action au sens propre, mais d'une stratégie d'action passive. Ce mode de 'agir' laissent les femmes souvent perplexes, comme si elles agissaient malhonnêtement sur elle-mêmes et comme si elles avaient renoncé à leur droit à l'autodétermination. (Aapola et Kangas 1994 : 25.) Le silence peut bien être un signal d'approbation, pour un agresseur.

Le harcèlement sexuel se base sur l'objectivation du sexe féminin et le seul moyen de le diminuer est l'estime de soi-même en tant que Sujet. Un des slogans du mouvement féministe a été « le personnel est politique » Ce slogan peut bien être appliqué au harcèlement sexuel aussi. Si les femmes avaient le courage d'introduire le sexisme qu'elles subissent dans la conversation publique, elles ne devraient pas le subir seules. L'immunité corporelle n'est pas surfaite, c'est un droit qui concerne les deux sexes.

Kangas fait une bonne remarque sur la définition des avances sexuelles, des actes gênants et du harcèlement sexuel, en écrivant que ces actions devraient être définies selon l'égalité des possibilités d'exercer le pouvoir. Si l'autre partie n'a aucune chance de se libérer ou d'agir dans une situation donnée, il s'agit d'un harcèlement unilatéral et intentionnel. Les malentendus dans les situations sociales entre les hommes et les femmes ont parfois des résultats catastrophiques. Parfois, pour éviter de produire du mal, les femmes sont obligées d'estimer les situations, leur propre comportement à elles, perpétuellement. (Kangas 1994 : 111-112.) Le sexe 'faible' devrait être fortifié pour que ces situations ici décrites, ne deviennent des accusations, contre la femme même qui les subit. Il y a des modes d'actions à apprendre pour se sauver physiquement et mentalement.

Susan Brownmiller écrit dans son livre *Against our will : men, woman and rape* que le viol est un aspect essentiel dans la sexualité d'un homme et que chaque homme est un violeur potentiel à cause de la position dominante de la construction patriarcale partout présente. De son côté, Badinter insiste sur le fait que la thèse selon laquelle le viol est quelque chose d'intérieurement lié à la sexualité masculine, n'a pas été prouvé (Badinter 1993 : 199). Certainement, il est impossible de trouver des preuves qui soutiennent ces arguments, mais tout de même, des théories semblables ont gagné

du terrain pas seulement dans le genre des études féministes mais aussi chez les sociologues et psychologues. De nos jours, nous ne pouvons plus nous demander s'il est possible ou non de violer un homme, la réponse est claire.

Les décisions politiques révèlent aussi l'atmosphère sociale à l'égard du viol. Par exemple en France, le viol conjugal n'est devenu crime qu'en 1992. En Finlande encore tardivement, c'est en 1994 quand le débat au parlement était très vif sur cette question. Les prises de parole ont évoqué par exemple le droit d'un homme sur sa femme. La femme dans la position de la propriété de son mari, n'est pas une thèse du passé. Le concept du 'devoir conjugal' n'est toujours pas aboli au sein des couples et la conversation sur l'assimilation de la violence et de la sexualité est donc toujours actuelle.

Le concept de pouvoir a une grande importance quand on évoque les raisons derrière les formes de la violence sexuelle. Le viol est considéré comme une forme de contrôle social (Pollari 1994 : 84). Si la femme n'est pas vue comme un être humain, elle est facilement vue comme un objet matériel et donc facilement soumise. Si l'agressivité sexuelle est liée à la position dominante masculine dans la société et ne diminuera que par la destruction des hiérarchies patriarcales, la situation actuelle devrait être meilleure qu'avant. Pourquoi ne l'est-elle pas ? Est-ce que nous maintenons toujours certains rôles sociaux où la position prise par la femme est caractérisée par une beauté passive. Ce rôle fait des filles et des femmes des victimes même avant d'être victimes. Ou est-il question du changement radical envers la sexualité dans la culture populaire, dans les médias et dans la publicité ? Quel effet le changement de la sexualité en tant que produit de consommation fait à la sexualité ?

L'importance du lien entre la domination masculine et les formes de violence sexuelle reste à découvrir. Beaucoup d'enquêtes sur ce lien ont été publiés au cours du temps, mais aucune d'entre elles n'a pu exhaustivement prouver que, par exemple, l'agressivité chez un individu le conduirait à exercer cette agressivité contre les femmes par exemple. Cette agressivité ne peut se mener qu'envers les autres hommes ou envers soi-même. Car, si on s'en tenait à la thèse de Susan Brownmiller selon laquelle tout homme est un violeur potentiel, ne s'agit-il pas d'un racisme contre les hommes ? Si on accuse la construction patriarcale d'avoir fait de nos hommes concubins des violeurs potentiels, le problème à résoudre n'est pas la tâche des hommes

mais la tâche de la société dans laquelle nous vivons. Il est possible de restreindre toutes les formes de la violence sexuelle, mais cela exige un effort de la part des deux sexes.

4.1. La sexualité / La pornographie

Sanna Karkulehto, professeur de littérature à l'Université de Jyväskylä, analyse dans son livre, *Seksin mediamarkkinat* comment la sexualité est devenue une banalité et, au cours du temps, de la pornographie. Autrement dit, ce qui était avant considéré comme pornographique, est devenu aujourd'hui du mainstream et commun. Selon elle, même si la culture populaire moderne propose différents modèles possibles, différents rôles à prendre, elle se divise en deux points de vue. Ces points de vues sont plutôt bien tranchés. La femme peut prendre un rôle actif, sujet agissant, même spectatrice, mais elle peut toujours se trouver dans un rôle passif, objet dans l'exercice du pouvoir, soumise au regard de l'homme sujet. (Karkulehto 2012 : 115.)

Peut-on introduire le terme de libération sexuelle, s'il est toujours soumis à une vision ancienne du regard de l'homme comme sujet actif ? Karkulehto mentionne le paradoxe de Michel Foucault lié à la sexualité au cours du temps. Foucault, l'auteur de *l'Histoire de la sexualité* explique que le paradoxe de la sexualité autant interdite que désirable a été présent dans l'histoire occidentale depuis sa modernisation (Karkulehto 2012 : 116). Cette position paradoxale de la sexualité dans la société occidentale peut être la raison pour laquelle nous avons des difficultés de mettre la limite entre ce qui est acceptable et ce qui ne l'est pas. Nous exigeons la virilité masculine, la force et le pouvoir mais seulement dans un cadre convenable. Nous demandons la beauté, la fragilité et l'érotisme, mais uniquement dans un cadre convenable. La culture populaire s'est perdue dans cette équivocité d'exigences.

Marita Husso écrit dans son article : « *Mustasukkaisuus ja masokismi intiimin väkivallan selittäjinä* » (*Naistutkimus*, nro 3, 1995, p. 34-47.) que quand la sexualité et le sexe sont liés à la violence sexuelle que les femmes subissent, il s'agit d'un moyen de naturaliser, de dissimuler et de a-politiser l'acte sexuel. Selon elle, il est essentiel de se rendre compte de ce problème qui est loin d'être seulement sémantique, car le choix des mots affecte la vie intime et individuelle des individus dont on parle. Le

revers dans l'érotisation du pouvoir et de la violence masculine est la sexualisation de la douleur et la souffrance féminine. La pornographie nous donne un bon exemple du mélange du pouvoir masculin et de la soumission du féminin. Certes on ne peut pas faire des généralisations sur tout un domaine mais la majorité des films et des magazines publiés entretiennent une image simpliste de la masculinité et de la féminité attendues.

Dans une culture qui idéalise la force, la violence et le pouvoir, il est difficile d'introduire des alternatives. Paradoxalement, la pornographie est une forme d'art cinématographique et donc de la fantaisie autant que n'importe quelle autre forme d'art. La question est bien là : est-ce qu'il y a des limites qu'il faut mettre quand une forme d'art peut être nuisible ? Si la réponse est oui, touche-t-on la liberté de parole ? Si le but ultime est la liberté individuelle dans la liberté sexuelle qui comble toutes ces formes, une libération sexuelle pour les deux sexes égaux, ne peut vraiment pas limiter quoi que ce soit. Il nous reste à nous mêmes à faire les choix qui nous conviennent et nous rendent heureux. Le mot qui convient est bien 'consentement' et ce sera un consentement égalitaire entre adultes. Le féminisme devrait être un -isme qui accepte les façons de vivre et de faire sans la soumission d'autres façons de vivre et de faire. Même si cela en fait une idéologie pour ainsi dire 'idéaliste'.

Il faut bien souligner qu'un consentement égalitaire entre adultes demande aux individus en question à être des adultes et à être consentants. Comme Marcela Iacub l'a écrit dans ses oeuvres, ce n'est pas à l'Etat de nous dicter comment devenir libre, consentant ou bien émancipé, mais aux individus particuliers : qu'il faudrait regagner la possession de sa sexualité sans les règles ou les lois qu'on nous impose, qu'il faudrait laisser de côté cette obsession de pensée selon laquelle la femme est la proie des hommes quant à sa sexualité ; que le pouvoir des hommes à exercer leur domination envers les femmes par le sexe n'est pas un status quo. Le consentement est un consensus qui exige au moins deux personnes qui sont en accord sur la question et devrait donc être valable en soi sans l'intervention d'autres personnes.

4.2. La sexualité dans les médias

Sanna Karkulehto écrit dans son livre *Seksin mediamarkkinat* comment la sexualité est devenue l'une des plus visibles obsessions et l'une des plus fascinantes révélations de la culture moderne (Karkulehto 2011 : 9). Le public, avide de sensations, fortifie la quantité du sexe et de la violence dans les médias. Les médias ont de multiples moyens d'utiliser la sexualité dans la promotion des ventes. Selon Karkulehto, la perspective sur les représentations de la sexualité dans les romans d'aujourd'hui est tout à fait neuve. Les idéaux et les attentes culturels fixés dans le domaine sexuel peuvent être brisés ou fortifiés ou bien brisés et fortifiés. Les sexualités marginales prennent place dans le public et le pouvoir sexuel comme l'abus sexuel ne sont plus des tabous (mais plutôt des points d'exclamation). (Karkulehto 2011 : 15-16.) La sexualité ne cesse d'intéresser les gens à travers les siècles. Foucault, dans *L'Histoire de la sexualité* a déjà mentionné le terme de paradoxe de la sexualité. Dans les temps modernes, la société la contrôle avec des interdictions et des rejets, mais c'est exactement cela qui la rend intéressante et séduisante. Foucault explique ce paradoxe par l'hypothèse repressive selon laquelle la sexualité est contrôlée en rendant présente mais constamment observée. (Karkulehto 2011 : 25.)

Karkulehto mentionne qu'une des choses qui marque la sexualité d'aujourd'hui est qu'elle est devenue publique et politique (Karkulehto 2011 : 64). Les sexualités marginales ne restent plus dans le placard et l'hétéro-normativité n'est plus la norme. La norme et la matrice hétéro-sexuelle sont dans un état de transformation. La pluralité des identités sexuelles est venue dans le langage pour y rester. Le mainstream a adapté le marginal en ce qui concerne les sexualités et dans ce procès qui est en cours, le plus important est le fait qu'on donne un nom à ce qui n'en a pas eu auparavant. Les dichotomies homme-femme, homo-hétéro, qui sont considérées comme des termes hiérarchiques, sont remises en question. Si auparavant la sexualité était communément de l'action et du désir, elle s'est pluralisée à traiter les individus comme des sujets sexuels. La sexualité d'aujourd'hui est donc une chose qui nous identifie en tant qu'individu.

Les études littérales féministes utilisent le terme *lecture résistante* selon lequel le lecteur prend une position critique par rapport au texte. Il tente d'adapter le

texte en prenant une position à l'écart, féminine au lieu de masculine. Karkulehto liste les méthodes de cette stratégie de lecture résistante. Premièrement, la révélation de la diversité des textes, la recherche des complexités et des paradoxes et l'analyse des textes par rapport aux significations à la réalité. Deuxièmement, l'indication des oppositions et des hiérarchies qu'elles produisent. Troisièmement, la mise en question de ces oppositions et quatrièmement, la démolition des mécanismes, des stratégies et des systèmes qui permettent et créent les hiérarchies présentes dans le texte. (Karkulehto 2011 : 77.)

Le phénomène appelé « *kiss and tell* » est un terme qui renvoie aux révélations faites entre amants ou amantes qui les transmettent ensuite aux médias. Il s'agit d'informations secrètes, privées et confidentielles. Ce phénomène s'est, par la suite, transformé en « *kiss and sell* », car celui qui 'a fuité' des informations, est le plus souvent à la poursuite d'un profit financier. (Karkulehto 2011 : 100.) Karkulehto constate que la compréhension de la sexualité est restée ambivalente au cours les siècles. Intéressante mais repoussée. Admise mais inadmissible. Les médias repoussent constamment les frontières entre l'interdit et l'admissible. Les positions d'identités passent, repassent et surpassent de nos jours. (Karkulehto 2011 : 230.) Selon elle, le sexe est un produit de vente efficace exactement pour ce fait ambivalent. Le terme « *kiss and sell* » est venu pour rester, parce qu'il y a toujours ceux qui pensent que toute publicité est de la bonne publicité.

4.3. Les sexes

Dans les années 1980, la critique envers Simone de Beauvoir s'accroît notamment à cause de sa théorie selon laquelle elle avait fait de la subjectivité de l'homme le modèle que la femme devait atteindre (Kosonen 1996 : 184). Autrement dit, c'est la position d'une femme comme étant du deuxième sexe qui nie sa subjectivité. La femme est donc prisonnière de son sexe, de son destin biologique. Cette essence féminine ne lui donne pas de subjectivité mais un rôle niable. Selon Beauvoir, le seul moyen pour une femme de s'émanciper est de refuser sa nature socio(biologique), rôle qui lui est donné par la société historiquement. La norme étant l'homme, le seul moyen pour une femme de s'émanciper, est de prendre la position de la norme.

Le concept de Beauvoir sur la subjectivité est lié au pouvoir masculin. L'homme faisant partie du premier sexe, s'accorde la position du sujet tandis que la position d'objet est réservée à la femme. Le sujet de Beauvoir est un acteur, un actif, une personne qui a la possibilité de façonner constamment son destin, par ses actes. Selon Beauvoir, c'est pour cela que cette position appartient aux hommes. (Kosonen 1996 : 194.) Et c'est pour cela que Beauvoir pense que le chemin pour réussir à devenir un sujet, consiste à obtenir pour les femmes des positions dominantes dans la société. C'est à dire, l'accès à la suprématie. Cette 'tâche' n'est pas à réaliser seule mais en commun avec d'autres femmes.

Pour en revenir à Philippe Brenot, il dresse une liste des caractéristiques de l'homme ancien, d'un stéréotype qu'il considère comme inacceptable : il y figure le machisme, la certitude d'avoir raison, la culpabilisation, la jalousie malade, la colère, l'agressivité, l'irritabilité, le sadisme, le harcèlement, la violence etc (Brenot 2011 : 320). Il ajoute que les certitudes du « sexe fort » n'ont plus raison d'être. Malgré ces souhaits bien réels, nous savons que la réalité est bien moins belle. Est-ce que la société a échoué à donner de bons exemples de comportement ? Nos proches ? Toutes les instances qui existent dans notre histoire ou à venir ? Brenot comme Badinter accentuent le rôle historique d'un homme et de son masculinité, mais il semble que nous vivons la réalité dans l'histoire. Comment effacer ces rôles nuisibles des deux sexes ? Et les enterrer profondément...

Il est dangereux de lier des caractéristiques féminines ou masculines, considérées comme soit négatives soit positives, comme étant des faits biologiquement 'certains' et culturellement 'acceptables' quant au sexe. La seule possibilité de voir et de renouveler les mythes simplistes est de libérer les femmes et les hommes du fardeau historique des stéréotypes. Pour pouvoir maintenir un discours non-sexiste entre les sexes, il faut laisser de côté les binarités qui maintiennent le sexisme. La 'naturalisation' de la masculinité et de la féminité par les qualités inégalitaires, telles que fort-faible, rationnel-irrationnel, logique-illogique, active-passive (la liste se poursuit *ad infinitum*) ne conduisent qu'à l'abus du pouvoir des mots. Cette catégorisation donne un sur-pouvoir aux mots. L'un reste toujours faible et perdant. L'un devient négatif, tandis que l'autre reste positif. La réalisation des structures sexistes dans la langue comme dans la

société est une voie qui mène à un changement et aux meilleures possibilités pour l'individu de construire soi-même. L'usage de ces binarités sexistes ne conduit qu'à la dichotomie, sexiste aussi.

Le monde nous offre trop d'informations pour qu'on puisse les digérer. Pour cette raison, nous sommes quasi obligés de profiter des stéréotypies, par exemple. Les mythes sont des explications trop simples, trop faciles. D'ailleurs, ce ne sont même pas des explications mais des constatations. Quand les mythes ne sont pas remis en question, quand ils ne sont pas argumentés, ils construisent une réalité irréelle. Il est exigeant d'utiliser des mots alternatifs, non sexistes et c'est un des projets que les différents courants féministes ont tenté de faire. De construire un langage qui soit sans préjugés, sans la lourdeur des stéréotypies. Un langage non pas neutre mais sensible. Un langage sensible aux choix.

4.4. Le pouvoir sexuel féminin

Nous présentons maintenant brièvement la théorie de Henry Laasanen sur le pouvoir sexuel des femmes. Dans son ouvrage *Naisten seksuaalinen valta* Laasanen développe sa théorie selon laquelle le pouvoir sexuel des femmes est une forme de pouvoir réel et qui a des effets réels dans la société. La raison pour laquelle nous avons trouvé judicieux de retenir ses pensées dans ce travail est qu'il base sa théorie sur les théories féministes, entre autres. Comme système de référence, il utilise la théorie de l'échange social et ses variantes qui croient à la nature de l'homme qui cherche à avoir des bénéfices et à évoquer les dépenses, pas uniquement économiquement mais aussi socialement. (Laasanen 2008 : 17.) Il explique ses points de vues biologiquement : pour lui, la femme est devenue le sexe de valeur, car la demande sur la sexualité féminine est plus grande (Laasanen 2008 : 20).

La théorie de l'échange social souligne que l'acte sexuel est la raison première entre les humains et pour l'obtenir, les hommes doivent avoir du pouvoir (Laasanen 2008 : 34). Le point principal dans la théorie de l'échange social est d'élargir la conception du pouvoir et d'y amener d'autres points de vues. Les mots clés dans ce processus sont les ressources liées au pouvoir et aux biens comme autant l'association

entre le pouvoir et la dépendance. Les situations sociales interactives sont considérées simplement et seulement comme des échanges faits. Les biens reçus dans cet échange sont des prétendus cadeaux, puisqu'on s'attend à avoir des contre-cadeaux dans le futur. Il s'agit donc plutôt d'une façon d'utilisation du pouvoir.

Laasanen écrit que l'acte sexuel est une ressource contrôlée par les femmes. Selon lui, l'économie de marché donne de la valeur à la sexualité d'une femme mais n'en donne pas à un homme. La sexualité d'un homme sera donc sans valeur. L'homme a de la valeur seulement par son statut économique et social. Le 'prix' qu'un homme paye pour avoir du sexe varie selon le contexte culturel en question. Le prix peut être des cadeaux sous forme d'objet, du respect, de la prévenance ou alors d'autres bénéfices possibles. (Laasanen 2008 : 78.) La thèse de base dans la théorie de la valeur du marché est que la valeur d'une personne sur les marchés de l'accouplement est corrélative à la demande potentielle qu'il y obtient. Si la demande est grande, cette personne obtient un statut haut dans les marchés et peut y profiter de son pouvoir sexuel. (Laasanen 2008 : 99.) Selon Laasanen ce pouvoir sexuel cause un conflit dans la société, les femmes objectivent les hommes par ce pouvoir, et les hommes objectivent les femmes par leur sexualité (Laasanen 2008 : 141).

La valeur des ressources sexuelles d'une femme est en corrélation avec sa beauté. Sa beauté lui donne une place dans la hiérarchie. Plus une femme est belle, plus elle attire les hommes et, selon cette pensée, plus haute est sa valeur en ressources sexuelles et plus les hommes sont prêts à dépenser en sa faveur. Les femmes sont catégorisées de deux manières : celles d'objets sexuels et celles d'objet d'amour. Les objets sexuels deviennent moins chers aux hommes 'payants', parce qu'elles obtiennent plus de ressources. (Laasanen 2008 : 157-160.)

Dans le chapitre qui se concentre sur le harcèlement sexuel des femmes par les hommes, Laasanen cite plusieurs enquêtes selon lesquelles a été prouvé, que les femmes ressentent les avances sexuelles moins gênantes quand l'homme est attractif. Quel que soit le niveau de du harcèlement sexuel, c'est moins gênant et plus accepté socialement quand il s'agit d'un homme attractif. Laasanen écrit que la base du harcèlement sexuel est l'effort masculin pour obtenir du sexe, cet objectif est souvent si irréaliste que le harcèlement devient plutôt une sorte de terrorisme au lieu d'être un

effort réaliste pour avoir du sexe. (Laasanen 2008 : 194-195.) Selon Laasanen, les théories féministes sur le pouvoir sexuel des femmes sont simplistes, parce qu'elles ignorent totalement l'aspect des dépenses et bénéfices. Elles ignorent aussi le point de vue selon lequel l'homme sera la victime et la femme l'abuseuse. En dépit de cela, Laasanen trouve des ressemblances avec l'approche théorique des échanges, le féminisme radical et le féminisme libéral. Il cite *Sex War : The Debate between Radical and Libertarian Feminists*, écrit par Ann Ferguson. Ferguson écrit que la pensée radicale a historiquement rejeté l'hétérosexualité dominée par les hommes. Elle rejette la pornographie, la prostitution et les relations sexuelles occasionnelles qui entretiennent la domination masculine.

La pensée radicale veut voir la base d'une vraie sexualité comme un rapport intime et émotionnel, comme une relation entre deux individus égaux qui ne s'opposent pas. L'objectivation des femmes par les hommes est vue en tant qu'idéologie. (Laasanen 2008 : 200.) Laasanen critique cette pensée, car il voit que dans les relations hétérosexuelles, le désir sexuel demande souvent des rôles spécifiques aux hommes et aux femmes. L'approche théorique sur les échanges souligne que le sexe est le but des hommes et la domination est l'outil pour l'obtenir. Laasanen écrit que les féministes radicales interdisent aux hommes de réaliser leur sexualité, où l'objectivation obtient une place importante.

La pensée des féministes libérales sur la sexualité est plus ou moins controversée comparée aux féministes radicales. Selon Ferguson « en tant que féministes nous devons obtenir le contrôle de la sexualité féminine en exigeant que les femmes doivent avoir la possibilité de réaliser leur sexualité tant qu'elles le désirent et qui leur apporte du désir ». Selon Laasanen, cette possibilité de posséder sa sexualité et de l'exercer selon sa volonté individuelle n'est pas si simple du point de vue des autres femmes. Il écrit que l'offre de la sexualité à bas prix sur les marchés diminue le prix que les autres femmes auront gagné à l'aide de leur sexualité. (Laasanen 2008 : 202-203.) Si la liberté sexuelle des femmes est, par exemple, la liberté d'utiliser son corps selon ses vœux, c'est aussi la liberté de le vendre, c'est-à-dire de se prostituer. Laasanen écrit que la plupart des théories féministes soulignent que la prostitution est juste une autre manière de soumettre les femmes. La théorie des échanges, par contre, souligne que la prostitution exploite les hommes économiquement. (Laasanen 2008 : 262.)

5. La victimisation

L'autre question est la question de la victimisation. Tant que les constructions sociales préfèrent les manières d'agir par la position de victime, les filles et les femmes qui subissent du harcèlement sexuel ou de la violence sexuelle consentent à une certaine incapacité d'être actives elle-mêmes. L'activité devient de la passivité. Cette victimisation peut conduire à une double soumission des droits individuels. En enlevant le droit d'agir sur son sort premièrement comme individu, et, deuxièmement, comme victime d'un crime, sera important. La victimisation peut réduire le sentiment du fait, que les femmes ont et doivent avoir le droit à l'autodétermination de leur corps. Elles possèdent le pouvoir d'être les maîtres de leur vie. La seule façon de se sortir d'une situation qui s'est produit, sans le consentement de soi-même est la possibilité de se reconstruire avec les éléments qui fortifient et non pas le contraire. La victimisation ne devrait pas conduire à la stigmatisation des individus.

Une possibilité d'évoquer cette question est d'utiliser les mots qui contiennent en soi des connotations positives, en particulier ' survivante ' au lieu de ' victime '. Le concept de ' victime ' est donc plutôt passif et il rend passif. Il encourage le silence au lieu de la parole. Si la victime reste silencieuse et que quelqu'un d'autre lui ' ordonne ' comment il doit sentir, agir ou accepter de l'aide, la victime commence à se sentir à l'aise dans ce rôle. Elle ne s'en sortira pas. Ces rôles socialement construits et soi-disant ' prêts ' à être adaptés, peuvent laisser l'individu sans voix.

Le choix des mots que nous utilisons pour parler des tares sociales et des injustices est quelque chose de positionné et n'est jamais neutre. Les mots ont beaucoup de pouvoir, ou bien nous, comme locuteurs, nous avons le pouvoir de choisir des mots que nous décidons de choisir. Comme il s'agit d'un choix qui le plus souvent est inconscient et reflète nos expériences et notre mémoire, il faudrait être prudent dans l'usage des mots, car ils ne sont jamais vraiment neutres ou sans significations. Pour bien comprendre les effets d'un viol, par exemple, faudrait avoir un vocabulaire non seulement « masculin » mais aussi « féminin ». Nous parlons de la force, du pouvoir, du mal mais nous n'avons pas les mots qui désignent ce qu'une femme sent en elle. Qu'on a violé non seulement son corps mais aussi son esprit et son âme. Il faudrait trouver des

moyens de construire un vocabulaire alternatif et soignant. La raison et le sentiment dans la balance. Est-ce qu'il y a vraiment de la conversation réelle sans cette balance ?

Le choix des mots et du langage peut parfois conduire les choses dites réelles à refléter leur contraire, c'est surtout au cas où l'euphémisation prend la position de la parole directe. Le pouvoir des mots choisis devient de l'abus de pouvoir s'il reflète la soi-disant réalité à l'aide des préjugés et/ou stéréotypes. La problématique repose sur le fait que les médias maintiennent le pouvoir par le choix des mots mais les lecteurs ne possèdent pas forcément la compétence afin de comprendre les médias. Ceci est bien vu dans la manière dont l'affaire DSK a été traitée dans la presse française. Marcela Iacub écrit que la position sociale de cet homme faisait de lui quelqu'un de privilégié qui abusait de sa position d'homme puissant, d'un mâle dominant. (Iacub 2012 : 8.) Enfin c'est de cette façon que cette affaire nous a été présentée par la presse. Le viol était devenu parallèlement, une sorte de domination corporelle et symbolique exercée par les hommes contre les femmes. La femme dans la situation du viol était vue comme une ressource sexuelle à la disposition d'un mâle dominant. Stigmatiser l'homme comme un violeur potentiel par son statut de pouvoir vis-à-vis d'une femme sans statut autre que celle d'une victime, semblait être l'objectif de la presse.

La victimisation est un thème dans les ouvrages de Marcela Iacub aussi. Pour elle la victimisation est devenue un -isme instrumentalisé et pour cette raison on ne sait plus très bien où est le limite entre liberté individuelle et liberté dictée par la société. Elle parle de la fausse liberté quand elle compare la voix des féministes radicales à celle d'alternatives. L'idéologie de la punition a remplacé l'idéologie individuelle et la loi pénale met une partie des femmes en tutelle et l'autre partie des hommes au pas. (Iacub 2012 : 7.) Par là, elle fait allusion à une idéologie qui a gagné du terrain parmi les féministes radicales françaises dans les dernières décennies. A son avis, la position de victime est devenue comme un état naturel de la femme comme si on l'offrait à la femme juste parce qu'elle fait partie du *deuxième sexe*. Pour elle, cette idéologie a des conséquences tout à fait opposées par rapport à celles voulues par les législateurs. La législation actuelle fait des femmes des victimes, même si le point de départ a été tout à fait le contraire. Le consentement individuel est un thème principal dans ses textes et, selon elle, ce consentement est dans les pieds de l'Etat en ce moment. La théorie de la domination masculine accentuée par les féministes radicales ne donne

pas voix aux autres arguments. Et sa voix alternative est trop souvent considérée comme si elle était manipulée par un homme ou par le patriarcat.

5.1. La Madonne et la pute

Pour continuer sur la voie de la victimisation, nous évoquons brièvement la recherche faite par Hannele Koivunen sur le concept de la femme dans le christianisme. Koivunen parcourt les mythes de base sur la femme dans le christianisme dans son ouvrage *Madonna ja huora*, paru en 1995. Cet ouvrage examine l'image de la femme qui nous est transmise par la Bible et par les écrits anciens de l'église. Elle commence son trajet de l'histoire par les textes gnostiques du début du christianisme et le finit en examinant les phénomènes d'aujourd'hui sur la féminité et sur la sexualité.

Dans les premières pages de ce livre, Koivunen partage avec les lecteurs son souvenir d'école, quand son professeur d'histoire veut guider ses élèves avant la fin du semestre par une devise qu'il trouve adéquate aux élèves qui vont le quitter. Selon les mots du professeur, il annonce : Et puis voilà, voici une devise : les garçons, il y a deux sortes de femmes, celles avec lesquelles on fait l'amour et puis celles qu'on aime. Koivunen s'en souvient qu'elle levait le doigt en répondant : Il y a aussi des femmes qui aiment. Et le professeur répondait : Ah bon, de cela, je n'en sais rien. (Koivunen 1995 : 9.)

Koivunen écrit que depuis les décennies, la Madonne a été l'image de la vertu pure et asexuelle de la femme tandis que la pute est sexuelle mais en même temps plein de remords. Cette ambivalence a existé jusqu'à nos jours. La locution selon laquelle les filles gentilles ont accès au ciel et les filles mauvaises à l'enfer où, continue la façon de pensée ancienne et artificielle sans qu'on s'en rende même pas compte. Pauliina Rauhala a écrit sur le même dilemme dans son ouvrage *Taivaslaulu* où le personnage principal du livre réfléchit à sa vie de femme, d'épouse et de mère en pensant que les Madones et les putes sont des soeurs. Chacune d'elles doit travailler comme des folles. L'une au-dessous du désir de l'homme et l'autre au-dessous de dieu. (Koivunen 1995 : 186.) Le corps de la femme a toujours appartenu plus aux autres qu'à elle-même. Les moeurs ont défini, au cours du temps, la bonne et la mauvaise position à prendre de la femme. A prendre mais pas à choisir, car la possibilité de choix entre

positions a été donnée une fois pour toutes. La Madonne ou la pute, peut-on parler d'un choix, si les éléments constituant ce choix sont pareilles ? Irigaray a mentionné pertinemment dans *l'Éthique de la différence sexuelle* que, quand la position d'une femme est réduite à être « une poupée mécanique », le seul affect qui lui reste est la séduction. La séduction en tant que telle, n'est qu'une existence à l'autre qu'elle-même (Irigaray 1996 : 167). C'est une façon d'échapper à soi-même en faveur de l'autre/de l'homme.

L'ambivalence de ces rôles demandés ou/et exigés de la Madonne et de la pute est bien loin d'être résolue. Cette ambivalence est présentée dans tous les textes que nous avons parcourus en vue de cette recherche. Elle existe dans tous les ouvrages des féministes de courants différents présentés dans ces pages et elle constitue l'une des questions principales dans les recherches féministes. Cette question sur le rôle exigé et demandé par la société n'est pas seulement une question féminine mais une question masculine aussi, comme Elisabeth Badinter nous l'a montré dans son ouvrage *XY de l'identité masculine*. Mais pour en revenir à la Madonne et à la pute, Hannele Koivunen continue que quand la sexualité est divisée en deux parts tellement opposées l'une à l'autre, c'est quand elle est vue par les yeux de l'homme. La femme est vue premièrement comme un objet qui remplit les besoins de l'homme. (Koivunen 1995 : 10.) La femme est maudite dans la position de l'autre, réduite à une position inférieure à elle-même.

Quand nous examinons les théories sur la différence sexuelle ou/et sociale entre les hommes et les femmes, nous ne pouvons pas échapper à la force historique des religions. Les mythes qui existent depuis toujours sont présents dans la vie d'aujourd'hui, les uns plus que les autres, mais présents tout de même. Koivunen mentionne que même si les mythes ne sont pas des réalités qu'on prend à la lettre, on ne peut pas empêcher le fait qu'ils soient des éléments essentiels dans la compréhension de notre culture. La genèse occidentale d'Adam et d'Eve est un exemple de la qualité inférieure d'une femme et vice versa de la qualité supérieure d'un homme. Elle ajoute que même si on ne peut pas tirer un trait entre toutes les religions au monde et l'infériorité des femmes aux hommes, l'accent sur la différence masculine et féminine y existe. Cette différence historique est la base du concept d'inégalité qui existe aujourd'hui. (Koivunen 1995 : 14.) Quand nous utilisons les adjectifs 'bonne' ou

‘mauvaise’ fille, nous faisons une référence historique à La Madonne et à la pute, au mythe ancien religieux sans même nous en rendre compte.

Cette ambivalence qui marque encore aujourd’hui la conception d’une femme a des conséquences sur l’image que nous nous faisons de nous-mêmes. La sexualité accordée à une femme a toujours des nuances qui jaillissent de l’image pure et sainte, ou bien, de l’image sale ou impure. La construction du moi parcourt les mythes présents et appréciés dans la culture où nous vivons. Les attentes du rôle masculin ou féminin qui sont ‘écrites’ bien avant notre existence affectent les hommes comme les femmes. La guerre contre les images vertueuses d’une masculinité ou d’une féminité ‘réelle’ est l’un des points que la recherche féministe tente à résoudre.

La Vierge Marie et Marie de Magdala, c’est à dire La Madonne et la pute, forment les archétypes occidentaux à partir de l’image chrétienne de la femme. Cette pensée est le point de départ dans la recherche que Hannele Koivunen a faite. La binarité constituée autour de ces femmes mythiques, c’est-à-dire bonne-mauvaise, vierge-sexuelle, pure-impure, a eu des effets sur la sexualité jusqu’à nos jours. Si nous devons faire le choix entre ces deux rôles si différents l’un de l’autre, quel serait notre choix ? Ces archétypes construits à partir des récits historiques donnent une image très contrastée d’une possible féminité. Ils sont construits autour de la sexualité. La virginité d’une fille/femme est encore aujourd’hui, globalement pensée, une marque significative quant à la possibilité de se marier ou d’avoir accès à une certaine valeur en tant que femme. Cette valeur économique (Koivunen utilise le terme de valeur d’échange économique d’une fille vierge), est mentionnée dans la Bible. (Koivunen 1995 : 54.) Une fille/femme non-vierge perdait toute sa valeur d’échange économique dans les marchés du mariage. La sexualité d’une femme n’était pas en sa possession mais en la possession de la société et des moeurs.

Les différentes manières de contrôler la sexualité d’une femme ont varié au cours des siècles. Seront-ils la publicité et les marchés médiatiques qui contrôlent la sexualité d’une femme moderne ? La Vierge Marie est devenue une personne de culte grâce à la conception virginale de Jésus. La conception virginale se trouve dans plusieurs récits historiques, elle existe dans plusieurs religions dans le monde entier. La symbolique autour du mythe virginale n’est donc pas morte mais bien vivante. Les

paradoxes dans le symbolisme religieux sont toujours présents dans notre vie quotidienne, les uns plus que les autres et les uns plus visibles que les autres. La paradoxalité dans les attentes envers une femme contient toujours les rôles de la Madonne et de la pute, cela ne change pas même si nous vivons en 2015.

Selon les légendes juives, Eve a été créée de la côte d'Adam pour qu'un lien entre l'homme et la femme soit éternel. Selon la légende, Dieu a choisi la côte qui est pure et simple partie du corps. Il n'a pas choisi la tête, pour que la femme ne marche pas la tête haute. Il n'a pas choisi l'oeil car ce choix aurait fait la femme immorale et légère. Il n'a pas choisi l'oreille, car cela aurait été une oreille indiscreète. Il n'a pas choisi la nuque, car ce choix aurait fait la femme arrogante. Il n'a pas choisi la bouche, car cela aurait fait la femme une commère. Il n'a pas choisi le coeur, car cela aurait fait de femme jalouse, il n'a pas choisi la main non plus pour que la femme ne se mêle pas des affaires des autres. Il n'a pas choisi la jambe, car cela aurait fait de la femme une fainéante. Ce qu'on dit du résultat, est que tous les défauts que Dieu a essayé d'éviter, se trouvent dans chacune des femmes. (Koivunen 1995 : 97.) Selon cette légende, le sort d'Eve est présent dans toutes les femmes. Toutes les femmes sont des Eves qui possèdent les mêmes qualités que dans le récit précédent.

Hannele Koivunen mentionne Dorothee Sölle qui a écrit sur la théologie de la libération. Sölle est une théologienne protestante et féministe. La théologie féministe et la théologie de la libération est un essai de surpasser l'image opprimante de dieu et de rendre possible la croyance en une divinité différente. Le besoin de la libération a à voir avec la hiérarchie et les structures du pouvoir dans l'église et les subordinations langagières de ces dernières. Le but de cette libération est que l'homme ne sera plus l'autre, soumissible et obéissant objet, mais le contraire. L'homme sera en interaction avec la divinité. L'image de dieu sera dérobée de la masculinité, du pouvoir, de la puissance et de la domination. La théologie féministe a pour but de remplacer la langue théologique par une langue non-hiérarchique et non-sexiste. (Koivunen 1995 : 194.)

Écoutons Dorothee Sölle :

« Pourquoi nous respectons et aimons un être qui ne représente que la culture dominée par les hommes ? Pourquoi nous respectons et aimons un être qui n'est autre qu'un homme qu'on a élevé au pouvoir suprême et qui a pour but principal d'être indépendant et de garder le pouvoir ? »

Les rôles ambivalents que la religion chrétienne nous offre de La Madonne et de la pute, autrement dit La vierge Marie et Marie de Magdala, sont tous les deux victimisants. Les associations que notre culture lie à ces deux rôles ne laisse qu'un choix tranché par rapport à l'essence profonde féminine. La vierge Marie est louée et Marie de Magdala méprisée. Certes, cette ambivalence a offert un outil de soumission des femmes au pouvoir patriarcale de l'église et c'est bien pour cela que la légende de la Madonne et de la pute a connu une métamorphose au cours des siècles. Comme Koivunen écrit, dans la Réforme, la religion est purifiée avant tout de la féminité et des femmes. (Koivunen 1995 : 185.) La religion luthérienne est devenue une religion paternelle, une religion sans mère. Les théologiennes féministes veulent introduire le terme de la Mère en plus du Père dans le langage afin d'apprécier des genèses anciennes et des mythes des déesses culturels. Le travail des théologiennes féministes sur les binarités langagières religieuses est bien similaire au travail d'Hélène Cixous et de Luce Irigaray sur l'écriture féminine que nous évoquons plus bas. Leur but est même, de trouver, de suivre et de faire entendre la voix de la féminité entre les lignes, de reconstruire le féminin caché dans les structures patriarcales.

Le passage sur Madonna, la rockstar, est intéressant en regard de l'ambivalence pure/impure présentée dans cet ouvrage. Hannele Koivunen utilise l'image de la femme que Madonna a créée comme exemple de l'identité qui est construite parallèlement des éléments de la Madonna et de la pute. Madonna a intentionnellement utilisé les mythes de la pureté et de l'impureté pour construire l'image nouvelle de la femme occidentale. Elle a mis en question ces mythes anciens, simultanément en puisant dans ces mythes et en les rejetant. (Koivunen 1995 : 233.) Le jeu constant entre la religion et la sexualité sont des jalons dans sa production. Koivunen utilise le mot « d'oeuvre d'art » quand elle exprime comment Madonna a fait d'elle-même un manifeste vivant et physique de la libération sexuelle des femmes. (Koivunen 1995 : 251.) L'allure provocatrice de son message n'est soumise ni aux autorités ni au conformisme. Elle a créé sa morale sans morale.

Ce que Madonna a introduit par les paroles de sa musique et par ces spectacles est une critique forte contre l'image ambivalente de la femme dans la culture patriarcale. Rien n'a été un tabou pour elle. Les mouvements féministes ont critiqué le part qu'elle prend dans l'objectivation de la femme en se soumettant au regard phallique mais elle a répondu que la différence dans ses actes est qu'elle n'est pas une victime. Que si La Madonna qu'elle imite l'est, la Madonna qu'elle est ne l'est pas. (Koivunen 1995 : 240.) Comme les théologiens féministes, elle tente de briser les cloisons ou de les franchir en introduisant un rôle qui puise des rôles mythiques mais qui n'en est pas prisonnier. L'image que Madonna a construit autour d'elle n'est peut être pas exemplaire, mais il est bien l'exemple des possibles féminités.

Comme l'écrit Hannele Koivunen, la base de l'image de la femme dans le christianisme est Eve qui est responsable de la chute. Elle est la pécheresse et ces qualités négatives sont dirigées vers Marie de Magdala. Dans les genèses pré-chrétiennes gnostiques la déesse Sofia était une déesse de la sagesse et de la création. Elle n'était pas culpabilisée comme Eve mais grâce à elle, les gens avaient accès à la connaissance. Eve est culpabilisée par deux aspects, sa sexualité et sa sagesse et la création de la nouvelle Eve, c'est-à-dire La vierge Marie qui occupera la place d'une femme non-sexuée et vertueuse. (Koivunen 1995 : 247-248.) La priorisation de la fécondité et de la sagesse est omise par la virginité et l'obéissance aveugle. La sexualité de Marie de Magdala est devenue au cours du temps un mythe de la pute qui le regrette.

Les mythes de la Madonna et de la pute sont toujours présents dans la société où nous vivons. Nous savons bien que trop souvent la terminologie utilisée lorsque on parle du viol, par exemple, est plus proche de la culpabilisation de la victime que le contraire. Le terme de moralité sort des bouches qui veulent taire l'immoralité réservée aux 'mauvaises' filles, des putes. Le corps et l'esprit de la femme sont encore aujourd'hui des choses qui ne lui appartiennent pas seulement et exclusivement. Le contrôle de la sexualité d'une femme ou d'une fille est un des contrôles le plus fréquemment utilisé partout dans le monde.

5.2. Le parler-femme

Les théoreticiennes féministes comme Luce Irigaray et Hélène Cixous sont connues pour leur appartenance au mouvement appelé « écriture féminine » et/ou « parler-femme ». Il s'agit d'une tendance française qui n'est pas uniforme mais regroupe des courants féministes variés selon la prise de position sur la différence sexuelle. Il s'agit d'une certaine métamorphose du courant radical influencé par la psychanalyse française et de sa critique. En gros, l'écriture féminine est un essai de réécrire et de reparler la féminité en écrivant leur corps symboliquement. Le langage, le texte et le corps s'associent en un « corps (d'une femme) qui écrit ». A l'aide de ce corps écrivant, les femmes ont la possibilité de se refaire. (Honkanen 1996 : 150.) La pensée derrière ce mouvement est que la femme et l'homme parlent une langue qui n'est pas la même. Cette différence se base sur une expérience corporelle qui n'est pas mutuelle aux deux sexes. Selon cette pensée, le langage devrait être 'libéré' du contenu sexué ou sexuel.

Luce Irigaray et Hélène Cixous peuvent être placées dans le cadre des théoriciens féministes de la différence sexuelle. La base de la conceptualisation de leurs théories se trouve dans l'essentialisme, dans la croyance à la nature biologique de la femme, à une essence féminine déterminante. Les essentialistes ont modifié la célèbre phrase de Simone de Beauvoir en « on naît, on devient et on grandit femme ». Irigaray interprète *le deuxième sexe* ou *l'Autre* de Beauvoir par L'autre du même. La femme n'est donc pas le verso d'un homme mais un sujet elle-même et la re(création) d'une féminité en tant que genre qui possède des valeurs et des droits lui correspondant, est jugée nécessaire. Irigaray veut que la différence réelle entre les deux sexes sera reconnue et que les femmes construisent une société de genre féminin qui aura des droits sociaux et les valeurs qu'elles pourront s'approprier. (Irigaray 1996 : 8.)

Irigaray écrit que la sexualité s'est divisée en deux mondes différents mais parallèles. Nous nous trouvons dans deux réalités parallèles, celle des hommes et celle des femmes. Dans ces mondes, séparés l'un de l'autre, la possibilité d'une rencontre féconde n'existe pas. (Irigaray 1996 : 22.) Quand l'homme est le sujet du discours théorique, moral et politique, la position de la femme est plutôt neutre. Pour réussir à produire un changement dans la pensée d'avant et la conduire vers une pensée de la nouvelle ère, Irigaray mentionne quatre relations qui demandent à être renouvelées. Ces

relations existent entre l'homme et le(s) dieu(x), l'homme et l'homme, l'homme et le monde et l'homme et la femme. (Irigaray 1996 : 24.)

Sur la relation d'amour entre l'homme et la femme, Irigaray avance que la seule possibilité de se trouver vraiment dans l'amour, dans une relation amoureuse, c'est de trouver la solution selon laquelle l'homme et la femme pourront être « deux ». L'amour exige au moins deux personnes. L'idée dans les liturgies du mariage est que les deux personnes devant le prêtre deviennent une. Que leur amour trouve un accomplissement quand ils fusionnent. Selon Irigaray, l'importance est dans la séparation de ces deux, pas dans l'unification. Elle voudrait qu'on trouve la solution d'être à deux pour pouvoir un beau jour être trois, ce que l'amour est. Selon elle, le seul un aujourd'hui n'est que de l'esclavage complémentaire et la nature de l'amour est toujours libre. L'un dans l'amour n'est possible qu'en trouvant les deux y existants. (Irigaray 1996 : 85.)

Selon la théorie de la différence sexuelle, les binarités construisent des éléments essentiels dans la compréhension des structures biologiques et sociales du monde. Si un des éléments principaux dans la recherche féministe est la division sex/gender, c'est-à-dire la division du sexe en biologique et en social, dans la théorie des différentialistes, une femme est considérée comme non-homme, l'autre, la nature et le corps par rapport à l'homme, la norme. Ces binarités existent à cause de et malgré nous, mais c'est pour cette raison que nous avons la possibilité de les dépasser. La culture occidentale et patriarcale est construite historiquement autour de l'homme, de la norme et du sujet. La démolition de ces normes de hiérarchisation, de ces dichotomies hiérarchiques est l'un des buts principaux de la recherche féministe, par ailleurs, c'est l'un des buts communs des divers courants féministes.

L'écriture féminine trouve essentiel le langage de la science, particulièrement sa nature sémiotique et symbolique. Le langage de la science est vu soumettant et la manière de le « déconstruire » est de rompre les dichotomies et de retrouver le sujet dans l'Autre. Le mimétisme d'Irigaray, où le rôle de la femme est suraccentué et imité, est un essai dans cette déconstruction. Le mimétisme est vu comme la voie du changement possible. Une voie qui permet la démolition et la reconstruction d'une femme. (Lempiäinen 2000 : 24.)

Hélène Cixous, l'autre théoricienne du mouvement d'écriture féminine française a analysé pertinemment la pensée patriarcale sur les binarités. Pour elle, ces binarités qui s'opposent sont, par exemple, l'activité/la passivité, le soleil/la lune, la culture/la nature, le jour/la nuit, le père/la mère, le rationnel/le sentiment, logos/pathos (Moi 1990 : 122). Elle examine ces binarités, qui selon elle, se basent sur l'opposition homme/femme, comme des produits du système patriarcal. Chaque paire binaire peut être examinée comme une hiérarchie où le « féminin » a une place négative, la place sans pouvoir. Selon elle, cela n'a pas vraiment d'importance quelle paire nous considérons comme exemplaire, tout de même, le résultat reste le même. Il s'agit toujours de l'opposition homme/femme et l'indéxation du négatif/positif. Pour elle, l'écriture féminine est un projet dans la démolition des constructions binaires, une victoire qui laisse de côté la passivité, la soumission et le silence des femmes.

Le langage devrait être libéré des formes de la dichotomie. Même si les binarités existent à cause et malgré nous, il y a des possibilités de les dépasser. Nous avons le choix des mots, la femme peut être placée dans la langue autre que non-homme, autre que Autre, autre que le deuxième sexe. La femme peut être placée autrement que dans un rôle de victime, elle a le choix de prendre d'autres positions, comme nous l'avons constaté auparavant. Selon les mots d'Irigaray, « Je t'aime mais je ne veux pas être enfermée dans ton cercle. Essaie d'entendre ce qui reste à l'extérieur. Je veux pas être seulement ton sosie. Je t'appelle de l'extérieur, de l'autre côté du désir du pouvoir ». (Irigaray 1996 : 8.)

6. Le féminisme radical

Le féminisme radical est un courant du féminisme qui a gagné du terrain à la fin des années 1960. Il se place dans la deuxième ou seconde vague du féminisme. Pour clarifier l'histoire du féminisme divisée en trois vagues principales nous procédons par un bref aperçu de ces différentes vagues. La première vague du féminisme se situe à la fin de 1700 et au début de 1800. La deuxième a commencé à partir des années 1960 et la troisième au début des années 1990. Ses vagues sont aussi flottantes que les -ismes dans l'histoire du féminisme et pour cette raison il n'est pas possible de les situer pertinemment dans une période précise. Ce n'est pas non plus très utile, car ces vagues ne cessent de survivre dans le commencement d'une autre mais fusionnent l'une dans l'autre.

La première vague se concentrait sur les questions du suffrage universel et du droit de propriété, entre autres. Il s'agissait donc de faire un changement d'attitudes en ce qui concerne la situation juridique de la femme à l'époque. La deuxième vague a continué le chemin de la première en introduisant les questions du patriarcat et du capitalisme dans la discussion. Les problèmes structurels de la société, comme les problèmes symboliques de la position féminine causés par la culture deviennent des problèmes à résoudre. La troisième vague a introduit les questions sur le troisième monde, le féminisme existant commence à se questionner sur le colonialisme et sur la position des femmes autres que hétérosexuelles et européennes. La subjectivité dans toutes ses formes, la différence des sexes (non biologiques) et les diverses formes de la soumission prennent place dans les théories.

Le féminisme radical a ses racines dans la critique contre le patriarcat et le capitalisme qui sont les mots-clés de ce courant. Il tente de montrer comment l'oppression des femmes est socialement construite et entretenue par le patriarcat. Cette pensée souligne l'oppression exercée par les hommes sur la sexualité et le corps des femmes. En outre, le féminisme radical a mis à l'ordre du jour la question du sexisme.

Dans son ouvrage *Sexual politics*, Kate Millet, féministe américaine, analyse le patriarcat et le sexisme (Koivunen 1996 : 56). Selon elle, la politique sexuelle est une forme d'exercice de pouvoir dans la société qui de la même manière que les

autres formes du pouvoir, contrôle l'individu par le biais de la violence. Millet signale que l'exercice du pouvoir est aussi symbolique que matériel. Le patriarcat est un système naturalisé par la biologisation, inculqué aux individus dès l'enfance. Le féminisme radical tentait de montrer comment la sexualité d'une femme est construite dans des conditions déterminées par les hommes, afin de répondre à leurs besoins, à leurs désirs et à leurs intérêts. (Koivunen 1996 : 57.) Selon la thèse des féministes radicales, « *Quand nous sommes des objets, nous avons le droit d'être vues publiquement. Quand nous sommes des sujets, nous sommes vues en privé. C'est quand nous n'avons pas le droit d'être entendues* ».

Le féminisme radical dénonce la naturalisation et l'essentialisation du rôle social de la femme. Si l'objet principal des féministes de la première vague, des féministes libérales, était l'égalité des droits politiques entre les sexes, les féministes radicales veulent détruire la construction patriarcale dans sa totalité. Elles se distinguent aussi des féministes socialistes ou marxistes qui affirment que l'oppression exercée sur les femmes n'est qu'un effet secondaire du capitalisme. Comme Millet l'a souligné, l'exercice du pouvoir est aussi symbolique que matériel et c'est pourquoi le courant radical met l'accent sur la prostitution, la pornographie et le viol qui sont des façons extrêmes dans l'exploitation du corps d'une femme. La pornographie est aussi vue comme une cause de la violence envers les femmes. Selon les théories radicales, la pornographie est une forme de la sexualité patriarcale pour humilier la femme. La lutte contre la prostitution et la pornographie au sein du féminisme radical forme un trait distinct radical comparé aux autres féminismes, en particulier à ceux qui sont pour la liberté du choix individuel, défendue entre autres par Marcela Iacub et Elisabeth Badinter.

Les féministes radicales ont, dans le sillage de Simone de Beauvoir et de son ouvrage *Le deuxième sexe*, poursuivi leurs analyses. La domination masculine, la construction sociale du féminin et la femme 'prisonnière' dans son corps biologique devenaient les thèmes dominants dans la lutte contre les injustices. En 1975, en France, Christine Delphy, considérée comme une féministe radicale, donne le nom de féminisme matérialiste au courant de pensée proche du féminisme radical déjà existant. Le féminisme matérialiste est surtout un courant français. Nous utilisons ce terme à côté du terme de 'féminisme radical', car cette pensée fait partie du courant radical.

Dans son article sur les courants féministes, Louise Toupin affirme que l'apparition du courant féministe radicale a marqué « une grande rupture » comparée aux courants déjà existants. Les féministes radicales soulevaient la question de la position du patriarcat comme à l'origine de la subordination des femmes. Si chez les marxistes, le système économique présentait cette question importante, les féministes radicales ne se contentaient pas de l'analyse de l'économie capitaliste mais pensaient que pour en arriver à un vrai changement, il fallait combattre le système patriarcal, ainsi que le système capitaliste, qui ne pouvaient pas être séparés l'un de l'autre. Toupin souligne que le mot radical « signifiait surtout qu'on allait assister à une toute nouvelle façon de penser les rapports hommes-femmes, étrangère aux explications libérales ou marxistes, et se présentant comme 'autonome', et sur le plan de la pensée, et sur le plan de l'action. (1998 : 21.) En outre, elle remarque que le féminisme radical n'est jamais devenu un courant homogène et que les sous-courants radicaux ont pris des positions diverses quant à l'analyse de l'oppression des femmes.

Nous venons de mentionner l'ouvrage de Christine Delphy qui s'appelle *L'ennemi principal*. Toupin explique que le terme d'ennemi principal est utilisé pour décrire le patriarcat. Selon elle, chez les féministes radicales, il ne s'agit ni plus ni moins que de la réponse à la domination exercée sur les femmes. Le patriarcat est l'ennemi principal pour elles. Elle signale que si les féministes marxistes considéraient le capitalisme comme instrument premier de la domination et le patriarcat comme le second, chez les féministes radicales, ces places sont inversées. Le patriarcat tenait donc la place principale.

Comme nous l'avons dit auparavant, selon la pensée radicale, c'est premièrement au sein du foyer que la subordination des femmes prend place. Toupin explique que c'est le contrôle de la maternité et de la sexualité des femmes que le patriarcat contrôle. D'abord à la maison, puis dans tous les autres secteurs de la vie sociale. Il exerce son pouvoir politiquement, économiquement, juridiquement et socialement. Selon les féministes radicales, le patriarcat divise la société en deux cultures, celle de la masculinité dominante et celle de la féminité dominée. Selon Toupin, l'objectif ultime du féminisme radical est le renversement du patriarcat. (1998 : 22.) Le féminisme radical manifeste contre la pornographie, les concours de beauté, les mutilations sexuelles etc.

Comme il a déjà été dit, le radicalisme n'a jamais été un courant homogène et ne peut pas être catégorisé dans un cadre fermé. Toupin fait la division des tendances qui sont nées du féminisme radical au cours des années. Elle mentionne le radical de la différence, le radical de la spécificité, le radical de la femelléité et le radical matérialiste que nous avons évoqué auparavant comme le courant du féminisme radical né en France (1998 : 24). Toupin explique qu'en gros, plus on croit que ladite différence féminine est sociale, plus on avance vers la pensée radicale matérialiste. Si on utilise la biologie comme point de repère, on avance plus vers le radical femelléité.

Le courant radical matérialiste, le point pertinent de cette étude, se combine les courants marxiste et radical et leur critique. Ce courant même, se divise en différents sous-courants selon le pays et la culture en question. Sans pousser trop profondément l'analyse, l'un des objets principaux du courant matérialiste a été un essai de compréhension dans un contexte plus vaste que celui de l'économie capitaliste. Les hommes sont vus comme bénéficiaires du travail fait par les femmes au foyer et comme possesseurs de leur corps. Selon Christine Delphy le parallélisme 'oppression-subordination' se trouve dans le « mode de production domestique » (1998 : 26). La critique contre le marxisme se base sur le fait qu'il se concentre sur la lutte des classes par rapport au capitalisme, mais oublie la lutte dite autonome des femmes. C'est pour cela que le féminisme matériel accentue la lutte contre le système social des sexes. Rejetant les faits biologiques ou naturels, les matérialistes cherchent à trouver des réponses à l'oppression par la matérialité des faits sociaux et principalement par là.

6.1. Le féminisme matérialiste

Christine Delphy met en avant la famille et le travail fait par les femmes à la maison comme essentiels dans la réalité où se trouvent les femmes (Koivunen 1996 : 42). Pour les féministes qui analysent l'oppression de la femme, l'institution familiale en plus de la vie active, a été un objet d'intérêt important. Ces deux intérêts se placent ordinairement au sein du féminisme marxiste. La majorité des féministes des courants radicaux envisagent l'institutionnalisation du noyau familial comme un moyen d'accès des hommes à la suprématie. (Koivunen 1996 : 43.) Selon Delphy, le travail que les femmes font à la maison, c'est-à-dire l'éducation des enfants, les tâches ménagères etc.

est une forme de leur exploitation. Ce travail sans salaire, fait par les femmes, sera donc une condition nécessaire dans le bon fonctionnement du capitalisme. La production capitaliste et la production patriarcale se situent parallèlement.

Dans son oeuvre *L'ennemi principal*, Delphy analyse l'économie politique du patriarcat comme une structure sociale hiérarchique et inégalitaire. A la fin des années 1960, pendant la période de la seconde vague du féminisme, le MLF, Le Mouvement de Libération des Femmes regroupe différents courants féministes en France. Comme il a été dit plus haut, Christine Delphy a donné le nom au féminisme matérialiste. Plusieurs féministes agissent, au sein de MLF. Parmi elles, nous pouvons mentionner celles qui sont essentielles pour notre étude, c'est-à-dire, Simone de Beauvoir, Christine Delphy et Monique Wittig. Nous avons été obligée de supprimer une part des activistes pour ne pas trop élargir l'analyse.

Le premier slogan du MLF « Notre corps nous appartient », réclame la liberté du choix des femmes à prendre les décisions indépendantes sur ce qui concerne leur corps. A l'époque, une des questions principales était le droit à l'avortement. Simone de Beauvoir, Christine Delphy et Monique Wittig rejettent les théories essentialistes. Selon elles, le fait biologique d'être une femme ne contient pas en soi l'idée d'une spécificité féminine, la prétendue « féminité ». Elles ne soulignent pas la pensée d'une nature spécifiquement féminine ou masculine. C'est tout à fait contraire aux féministes essentialistes qui croient en une nature de femme biologique, à une essence féminine déterminante. En modifiant la célèbre phrase de Simone de Beauvoir, « On ne naît pas femme, on le devient », les essentialistes disaient, « On naît, on devient et on grandit femme ». Selon Beauvoir l'histoire des femmes est l'histoire d'une objectivation par le regard des hommes. La femme est l'Autre, celle à qui on a nié le droit à sa subjectivité et la responsabilité de ses actions. (Moi 1990 : 110.)

Naomi Shor écrit dans son article « *Cet essentialisme qui n'(en) est pas un* » que les arguments essentialistes qui ne tiennent pas compte du rôle du socius dans la production des femmes constituent des freins au progrès. Sans aller trop en détail dans les théories essentielles féministes, nous voulions seulement accentuer que dans le mouvement du féminisme matérialiste et au MLF, l'abolition des structures oppressantes, hiérarchiques et inégalitaires constitue le champ du travail. La dichotomie

homme-femme ou féminin-masculin n'est considérée que comme une confrontation problématique.

Cet aperçu des féminismes, importants pour notre étude, montre qu'il n'existe pas de théorie de base, acceptée par toutes celles qui se réclament féministes. Par contre, il existe une diversité de mouvements, les uns populaires aux Etats-Unis, les autres en Europe. Sans oublier les pays du tiers-monde qui ont commencé à établir des théories qui soulèvent, par exemple, les questions de la colonisation, de l'impérialisme ou bien celle de la race. Est-ce qu'une expérience d'oppression chez une femme blanche diffère de celle d'une noire ?

6.2. De « la spécificité » à « la fémelléité »

Toupin utilise ces deux termes, la spécificité et la fémelléité dans son article pour pouvoir faire la distinction entre les pensées radicales existantes. Elle place la pensée concernant la spécificité autour des questions de la réappropriation du corps des femmes (1998 : 27). Cette pensée regroupe les questions de la santé des femmes, la technologie de la reproduction, le combat contre la violence sexuelle. Tandis que la fémelléité se base les questions autour de l'identification du corps. Toupin considère que la fémelléité est plus métaphorique que le matérialisme. Cette pensée souligne qu'il existe un savoir, une éthique et un pouvoir spécifiquement féminins, bref, une différence féminine qui porte en soi une explication de l'oppression plus biologique que le matérialiste (1998 : 27).

Comme nous l'avons déjà constaté, il est vraiment difficile, voire impossible, d'encadrer les courants féministes par des explications exhaustives. Les courants, les tendances et les théories naissent et meurent mais demeurent aussi. Cette étude n'est qu'un bref aperçu du féminisme. Johanna Matero résume bien ce qui vient d'être dit dans l'ouvrage *Avainsanat*. Selon elle, les épistémologies féministes agissent dans une simultanéité historique et nul d'entre elles n'a jamais été considérée comme inutile. Chacune des épistémologies est née d'un besoin de résoudre, d'analyser et de comprendre la position des femmes sous l'oppression, la sous-estimation et la marginalisation. C'est un besoin de créer les possibilités de changement autant que les

moyens de la résistance. Les courants divers des différentes épistémologies ne cessent de se communiquer entre eux et entre les courants dominants (mainstream). Elle souligne qu'il ne s'agit pas seulement d'un exercice du pouvoir entre les féminismes et mainstream mais aussi entre les féminismes. C'est pour cela qu'il n'y aura jamais qu'une vérité absolue ou qu'une réponse définitive. (Matero 1996 : 252.)

Après avoir parcouru brièvement quelques courants féministes, relatifs à notre étude, nous finissons ce chapitre par les mots qui résument d'une manière exhaustive ce que nous considérons comme important dans les féminismes en question. Il s'agit de la réponse de Heidi Liehu à la question suivante : Qu'est-ce que le féminisme symbolise à moi ? – La liberté de pensée (Liehu 2005 : 175). C'est le résumé de tout ce qui vient d'être dit et de tout ce qui va être dit.

7. Conclusion

Ce mémoire se base sur trois oeuvres de Marcela Iacub à travers lesquelles nous avons eu la possibilité d'examiner sa pensée féministe alternative. Bien que ces oeuvres appartiennent à des genres littéraires différents, ils ont en commun d'introduire les opinions personnelles de Iacub sur le viol, le harcèlement sexuel, le pouvoir masculin et sur la prostitution, pour ne citer que les principaux thèmes évoqués. Les arguments cités par Marcela Iacub peuvent être considérés comme radicaux en comparaison avec les arguments du féminisme mainstream français. Même si, dans une comparaison plus vaste, en du point de vue du champ des théories féministes mondiales, ces arguments paraissent plutôt provocants que radicaux.

Les questions de la recherche sur le concept du pouvoir dans certains mouvements féministes et comment les questions du pouvoir se manifestent à travers la lecture des oeuvres de Iacub, nous constatons que la pensée alternative de Marcela Iacub ne constitue pas une théorie féministe en tant que telle, mais plutôt un recueil d'argumentations qui ont pour but de maintenir la discussion des valeurs dans la société. Certes, elle n'a pas comme ambition personnelle de construire une doctrine iacubienne mais sûrement de susciter la discussion autour des thèmes du masculin et du féminin et de l'ambivalence entre eux.

Marcela Iacub, comme Elisabeth Badinter d'ailleurs, voudrait voir plus de ressemblance que de séparation entre les sexes sur les questions socio-politiques. Aujourd'hui les critères traditionnels de la masculinité et de la féminité sont en cours de changement. Les idéaux des deux sexes ne sont plus étroitement précisés ; en outre, ils sont souples et admissibles. Les cadres traditionnels de la masculinité et de la féminité sont devenus un fardeau pour ceux qui s'identifient dans un cadre individuel plutôt que dans un cadre homme/femme. Ce cadre individuel est aujourd'hui communément accepté comme étant le cadre supérieur regroupant les autres cadres possibles, notamment les rôles sociaux.

Dans la voie vers un monde qui facilite au lieu de compliquer les rôles traditionnels étroits masculins, le pouvoir de l'homme n'est plus lié à la force, à la violence ou à la virilité. Les exigences de l'agressivité, de la compétition et du maintien

au pouvoir perdent de leur importance et les attitudes stéréotypées se trouvent disqualifiées. Comme les théories constructivistes nous l'ont montré, les phénomènes sociaux et la réalité sociale sont 'construits' et pour cette raison, il y a toujours la possibilité de les démolir et les reconstruire. Comme Philippe Brenot l'a écrit, les hommes qui exercent encore le rôle dominant envers les femmes font partie d'une « génération perdue ».

L'ambivalence dans les théories de la domination masculine et du pouvoir masculin est que la féminité y occupe la place de la victime. Si le pouvoir masculin est lié à l'agressivité, le pouvoir féminin n'est plus un pouvoir mais une soumission, une soumission défensive. Seulement, ce n'est plus du pouvoir mais de la défense du pouvoir. Nous avons évoqué la question de la victimisation par le terme de double soumission. Selon ce terme, la femme victime d'un crime devient doublement victime quand on lui refuse la position d'être active à son sort. Comme nous l'avons constaté, la victimisation peut réduire le sentiment du fait que les femmes ont et doivent avoir le droit à l'autodétermination de leur corps. Quand quelqu'un essaie de maîtriser leur corps, elles devraient avoir la possibilité de le reposséder, de devenir à nouveau maîtresses de leur corps. La victimisation est rend passif et encourage le silence au lieu de la parole.

Jean-Paul Mialet a constaté que la guerre des sexes, entre le sexe fort et le sexe faible a conduit les deux sexes dans l'oubli des spécificités de chaque sexe. Selon ses arguments, le problème principal entre les deux sexes est dans le fait que les femmes se veulent semblables aux hommes. Ce mode de pensée est bien similaire à celui de Henry Laasanen qui se réclame 'masculiniste'. Laasanen, comme Mialet se situent dans la branche essentialiste, en terme féministe. Selon la pensée de Laasanen, le sexe (l'acte sexuel) est le but des hommes et la domination est l'outil pour l'obtenir. Il constate que les féministes radicales interdisent aux hommes de réaliser leur sexualité à elles, l'objectivation y compris. Il souligne aussi que si la liberté sexuelle comprend aussi la liberté d'utiliser son corps selon son choix, cette liberté contient donc la liberté de se prostituer, par exemple. L'argumentation sur la prostitution est bien proche de celle de Marcela Iacub mais tout à fait le contraire de celle des féministes radicales qui considèrent la prostitution comme une autre forme de soumission.

Contrairement à la pensée libérale féministe, la pensée radicale féministe souligne que les hommes exercent leur pouvoir sexuel par des formes d'oppression sur le corps des femmes. L'oppression des femmes est entretenue par le patriarcat et elle est socialement construite. Le féminisme radical tente de montrer comment la sexualité féminine est construite et maintenue pour répondre à ses besoins, à ses désirs et à ses intérêts. Selon le courant radical, la prostitution, la pornographie et le viol sont des manières d'exploiter le corps de la femme. Le corps de la femme est colonisé par ces formes de soumission, d'oppression et d'humiliation. Là, il s'agit d'une distinction radicale comparée à la pensée libérale de Iacub (et de Badinter), qui réclame la liberté de choix individuelle, et particulièrement dans la question de la prostitution.

Louise Toupin examine le courant radical et constate que pour les féministes radicales le patriarcat est l'ennemi principal. Selon elles, le patriarcat divise la société en deux cultures, celle de la masculinité dominante et celle de la féminité dominée. Aucun secteur de la vie n'échappe au pouvoir patriarcal ; il s'étend dans la politique, dans l'économie et dans la justice. Le renversement du patriarcat est la seule et unique solution pour pouvoir obtenir une vraie égalité des sexes.

Iacub écrit sur ce même sujet que pour les féministes radicales, l'égalité des sexes n'est possible que quand les constructions hiérarchiques sont démolies. Avant cela, l'hégémonie masculine et patriarcale reste suprême. Elle souligne que l'ensemble des hommes est considéré comme coupable de crimes sur une minorité. Selon elle, l'abus du pouvoir est mélangé avec le pouvoir masculin dominant et que c'est bien la théorie sur la domination sexiste qui est, a priori, sur le piédestal des problèmes. Pour elle, les féministes radicales veulent garder le bébé tout en laissant l'eau du bain. L'abus du pouvoir est lié à la domination masculine qui, elle, est liée au sexisme. Cette querelle condamne les hommes en totalité juste du fait d'être né de sexe masculin. Le sexe féminin, par contre, est condamné à être l'objet de la victimisation.

Iacub ajoute qu'on ne peut remplacer une forme de domination par une autre. Selon elle, l'obtention de la liberté au détriment des hommes ne conduit qu'à une autre forme de sexisme. Si on considère la discrimination structurelle et sexuelle comme un état spécifiquement féminin, la femme occupe une position inégale par rapport aux hommes. Iacub voudrait voir toutes les formes d'expression du sexe valorisées et tous

les courants du féminisme permis. Sans cette possibilité, l'individu n'a pas de choix, ni d'alternative. La liberté du choix constitue un de ses arguments principaux. Elle rejette les thèmes traditionnels, comme par exemple, la soumission, l'objectivation, la victimisation et insiste sur le terme de consentement, présent selon elle chez chaque individu.

Pour finir, nous trouvons bon de citer la fin de la préface de *Qu'avez-vous fait de la libération sexuelle* où Iacub désigne la plus radicale des utopies féministes, selon laquelle, la disparition de la différence des sexes sera reconnue devant la loi.

Qu'être un homme ou une femme ne soit plus jamais en rien source de droits ou d'obligations différentes. Alors, peut-être, être homme, être femme, ou encore bien d'autres catégories intermédiaires ou latérales, apparaîtront comme un espace de construction, d'invention, comme une sorte de croyance, une ambiance, un style, une esthétique, un acte de foi (Iacub 2002 : XI).

8. Bibliographie

Aapola Sinikka, Kangas Ilka (1994). *Väistelyä ja vastarintaa. Tarinoita naisten selviytymisestä*. Tampere : Gaudeamus.

Anttonen Anneli, Lempiäinen Kirsti, Liljeström Marianne (eds) (2000). *Feministejä aikamme ajattelijoita*. Tampere : Vastapaino.

Badinter, Elisabeth (1993). *Mikä on mies?* Jyväskylä : Gummerus.

Brenot, Philippe (2011). *Les hommes, le sexe et l'amour. La première enquête en France sur la sexualité des hommes vivant en couple*. Paris : Arènes.

Butler, Judith (2004). *Le pouvoir des mots. Discours de haine et politique du performatif*. Paris : Éditions Amsterdam.

Heinämaa Sara, Näre Sari (eds.) (1994). *Pahan tyttäret. Sukupuolitettu pelko, viha ja valta*. Tampere : Gaudeamus.

Heinämaa Sara (eds.) (1989). *Naisen Tieto*. Helsinki : Art House.

Honkanen Katriina (1996). « Nainen », IN *Avainsanat*. 10 askelta feministiseen tutkimukseen, Koivunen Anu, Liljeström Marianne (eds.). Jyväskylä : Gummerus, 139-157.

Hänninen, Vilma (1999). *Sisäinen tarina, elämä ja muutos*. Tampere : Acta Universitatis Tamperensis 696.

Iacub, Marcela (2012). *Une société de violeurs?* Paris : Fayard.

Iacub, Marcela (2002). *Qu'avez-vous fait de la libération sexuelle?* Paris : Flammarion.

Iacob, Marcela (2013). *Belle et Bête*. Paris : Stock.

Irigaray, Luce (1996). *Sukupuolieron etiikka*. Tampere : Gaudeamus.

Kangas Ilka (1994). « Mä haluan olla rauhassa. Lähentelyjen torjumisesta », IN *Pahan tyttäret. Sukupuolitettu pelko, viha ja valta*, Heinämaa Sara, Näre Sari (eds.). Tampere : Gaudeamus, 109-117.

Karkulehto, Sanna (2011). *Seksin mediamarkkinat*. Helsinki : Gaudeamus.

Karkulehto Sanna (2012). « Sinun asenteesi edustaa äärimmäistä väkivaltaa », IN *Pimppini on valloillaan. Naisiin kohdistuva seksuaalinen vallankäyttö*, Kettu Katja, Petäjäjärvi Krista (eds.). Helsinki : Wsoy, 114-124.

Kettu Katja, Petäjäjärvi Krista (eds) (2012). *Pimppini on valloillaan. Naisiin kohdistuva seksuaalinen vallankäyttö*. Helsinki : Wsoy.

Koivunen Anu, Liljeström Marianne (eds) (1996). *Avainsanat. 10 askelta feministiseen tutkimukseen*. Jyväskylä : Gummerus.

Koivunen Anu (1996). « Sorto », IN *Avainsanat. 10 askelta feministiseen tutkimukseen*, Koivunen Anu, Liljeström Marianne (eds.). Jyväskylä : Gummerus, 35-75.

Koivunen, Hannele (1995). *Madonna ja huora*. Keuruu : Otavan kirjapaino Oy.

Kosonen Päivi (1996). « Subjekti », IN *Avainsanat. 10 askelta feministiseen tutkimukseen*, Koivunen Anu, Liljeström Marianne (eds.) Jyväskylä : Gummerus, 179-205.

Kosonen Päivi (1993). « Naisena lukeminen », IN *Aikanaisia. Kirjoituksia naisten omaelämäkerroista*, Piela Ulla (eds.) Tampere : Tammer-Paino Oy, 35-53.

Kuusela, Pekka (2002). *Sosiaalipsykologian maailmanhypoteesit. Tieteenalan historia ja sosiaalisen konstruktionismin muodot*. Oy UNIPress Ab.

- Laasanen, Henry (2008). *Naisten seksuaalinen valta*. Jyväskylä : Gummerus.
- Lempiäinen Kirsti (2000). « Rosi Braidotti – Nomadisen naissubjektiuden visioija », IN *Feministejä aikamme ajattelijoita*, Anttonen Anneli, Lempiäinen Kirsti et Liljeström Marianne (eds.). Tampere : Vastapaino, 19-41.
- Liehu Heidi (2005). « Epilogi : Laulavat leijonat », IN *Feministinen filosofia*, Oksala Johanna, Werner Laura (eds.) Tampere : Tammer-Paino Oy, 175-178.
- Liljeström Marianne (1996). « Sukupuolijärjestelmä », IN *Avainsanat. 10 askelta feministiseen tutkimukseen*, Koivunen Anu, Liljeström Marianne (eds.) Jyväskylä : Gummerus, 111-138.
- Makkonen Anna (1993). « Lukijani, lähdetkö mukaani? », IN *Aikanaisia. Kirjoituksia naisten omaelämäkerroista*, Ulla Piela (eds.). Tampere : Tammer-Paino Oy, 9-34.
- Matero Johanna (1996). « Tieto », IN *Avainsanat. 10 askelta feministiseen tutkimukseen*, Koivunen Anu, Liljeström Marianne (eds.). Jyväskylä : Gummerus, 245-269.
- Mialet, Jean-Paul (2011). *Sex aequo. Le quiproquo des sexes*. Paris : Albin Michel.
- Oksala Johanna, Werner Laura (eds) (2005). *Feministinen filosofia*. Helsinki : Gaudeamus.
- Pollari Päivi (1994). « Raiskaus sukupuolisen väkivallan muotona », IN *Pahan tyttäret. Sukupuolitettu pelko, viha ja valta*, Heinämaa Sara, Näre Sari (eds.). Tampere : Gaudeamus, 79-96.
- Piela, Ulla (eds) (1993). *Aikanaisia. Kirjoituksia naisten omaelämäkerroista*. Tampere : Tammer-Paino Oy
- Rauhala, Pauliina (2015). *Taivaslaulu*. Helsinki : Gummerus.

Rojola Lea (1996). « Ero », IN *Avainsanat. 10 askelta feministiseen tutkimukseen*, Koivunen Anu, Liljeström Marianne (eds.) Jyväskylä : Gummerus, 159-178.

Shor, Naomi. « Cet essentialisme qui n'(en) ai pas un » http://www2.univ-paris8.fr/RING/IMG/pdf/Naomi_Shor_Cet_essentialisme_qui_n_en_ai_pas_un.pdf, consulté le 1.11.2014.

Toril, Moi (1990). *Sukupuoli, teksti, valta*. Jyväskylä : Gummerus.

Toupin, Louise (1998). « Les courants de la pensée féministe », Édition numérique revue du texte Qu'est-ce que le féminisme ? Trousse d'information sur le féminisme québécois des 25 dernières années.
http://www.rcentres.qc.ca/files/courants_pensee_feministe.pdf, consulté le 1.11.2014.

Vilko Anni (1993). « Oman elämän kielikuvat », IN *Aikanaisia. Kirjoituksia naisten omaelämäkerroista*, Piela Ulla (eds.) Tampere : Tammer-Paino Oy, 54-72.